

Mais où s'en va la vie ?

Trois récits à faire suivre de propositions politiques

Résumé : Mais où s'en va la vie quand nous nous baladons avec des personnes qui vivent des souffrances psychiques ? Nous nous sommes organisés en collectifs d'écriture pour le raconter. Les trois récits font vivre dans des personnages le cahier de propositions politiques du *Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu*. Ils laissent à penser que la vie pourrait se déplacer du côté de la reconnaissance et de l'émancipation, de l'hospitalité et de la justice sociale...



Cette étude s'inscrit au cœur de nos 3 thématiques :
1° la reconnaissance et l'émancipation, 2° l'hospitalité et 3° la justice sociale.

Le Centre Franco Basaglia promeut une psychiatrie démocratique. Il invite les citoyens à se préoccuper des maladies psychiatriques et des souffrances psychiques comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société. Il soutient des projets concrets, des pensées critiques et des propositions politiques à partir de trois thématiques du quotidien de la vie des personnes aux prises avec des souffrances psychiques : 1° la reconnaissance et l'émancipation, 2° l'hospitalité et 3° la justice sociale.

Ce texte est téléchargeable sur www.psychiatries.be
1^{ère} édition, novembre 2016

Éditeur responsable :
Centre Franco Basaglia asbl,
Chaussée des Prés, 42, 4020, Liège.
Courriel : info@psychiatries.be

Avec le soutien de :



Wallonie



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Le *Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie* associe des citoyens et des organisations impliqués dans les transformations sociales et affectives auxquelles nous invitent les problèmes de santé mentale. Il invite à se préoccuper des maladies psychiatriques et des souffrances psychiques comme des modes de vie qui mettent en difficulté et interrogent les relations dans notre société.

En 2011, ce *Mouvement* publiait un cahier de propositions politiques. Le temps fait apparaître à quel point ces propositions ouvrent aujourd'hui encore des horizons qui donnent du sens et des raisons de vivre. Mais au fil de ces années, plusieurs questions ont émergé qui nous ont conduits à formuler autrement nos désirs et les enjeux pour la population.

Tout d'abord notre langage et, finalement notre pensée, ne parvenaient pas suffisamment à s'évader de l'emprise intéressante de la santé mentale alors que nous essayions de composer, pour chacun, des mondes où la vie se voulait plus riche et plus diverse que la santé. À force d'analyses et de confrontations, nous nous sommes dirigés vers trois enjeux politiques majeurs : 1° l'émancipation et la reconnaissance ; 2° l'hospitalité ; 3° la justice sociale. Ces trois thèmes structurent désormais le cahier.

Dès 2011, nos interlocuteurs demandaient à ce cahier d'être plus bavard. Il aurait fallu étoffer le sens des propositions en parlant des contextes et des rapports sociaux qui structurent, allègent ou étouffent, la vie quotidienne. En même temps, il aurait été plus parlant de plonger dans les vies concrètes et rattacher la conceptualisation à la réalité de tous les jours. La solution pour répondre à cette double exigence a été de tenter des récits. Ceux-ci permettent de raconter les enjeux politiques à partir des vies. Chacune des parties originelles du cahier de propositions politiques a été réécrite par des groupes d'écriture. Les écrivains ont été choisis parce que leur histoire et leur réalité actuelle les plaçaient au cœur des questions, des difficultés et des désirs enveloppés dans les trois thématiques. Ils se sont dès lors aussi appuyés sur d'autres histoires que les leurs, d'autres sujets, d'autres lectures. Les récits devaient tenir la route d'un ensemble d'horizons politiques, mais comme pour toute histoire exprimée par des humains, des contradictions, des errances, des incertitudes ne pouvaient manquer d'apparaître.

Ainsi, un troisième enjeu du travail de réécriture est apparu plus clairement en cours de route et il nous semble aujourd'hui fondamental. Laisser une place aux hésitations et contradictions est nécessaire à un processus politique. Cela apparaît avec d'autant plus d'évidence quand les récits sont portés par des hommes et des femmes situés à un endroit du monde et à moment de leur existence parmi tant d'autres. Chacun des récits ouvre des voies possibles. Ceux-ci dressent des propositions en filigranes. Ils invitent le lecteur à la liberté d'un propre cheminement.

C'est la raison pour laquelle, nous avons détaché les propositions énoncées sous la forme de récits de celles édictées sous la forme de normes. Celles-ci énoncent des formes institutionnelles et des modalités d'organisation. Elles instituent et devraient être coulées dans le droit. Cela signifie aussi qu'elles doivent faire l'objet de négociations politiques dans les parlements et a fortiori parmi les citoyens.

Le volet « récit » de ce cahier de propositions politiques se compose ainsi de trois parties, de trois histoires. L'une sur le thème de l'émancipation et de la reconnaissance ; la deuxième sur l'hospitalité et la troisième à partir de la justice sociale. À la fin de chacun des récits, le lecteur

trouvera d'autres auteurs qui nous ont nourris et permettent de poursuivre un cheminement de la pensée.

Un deuxième volet s'intitule « normes ». Il est publié de façon séparée de façon à s'ajuster en fonction des négociations politiques.

Il n'y a pas de priorités entre la lecture des différents récits ou parmi les normes. Le lecteur choisira de lui-même ses portes d'entrée, son ordre et son désordre.

Récits :

- Reconnaissance et émancipation..... 6
 - Quelques auteurs inspirants 26
- Hospitalité 32
 - Quelques auteurs inspirants 45
- Justice sociale 50
 - Quelques auteurs inspirants 75

RÉCITS

Reconnaissance et émancipation

1.

Quand la lumière s'allume pour la troisième fois au cours de la nuit, un murmure volatile et angoissant traîne dans l'appartement. Dominique se lève avant de se rasseoir sur le lit. Elle observe le bandage médical qui recouvre son avant-bras et imagine, au travers, la plaie saignante que les infirmières tentaient la veille de suturer. Elle attend sur le bord du lit en se souvenant de cette marche sur le sentier qui descend des urgences de l'hôpital jusqu'au rond-point. Cette fois, personne n'était venu la chercher, peut-être à cause d'une lassitude venue d'un sentiment d'impuissance. Peut-être aussi parce que, pratiquement, en pleine journée, il n'avait pas été possible de se libérer. Elle sent le calme langoureux de la tristesse l'asseoir plus profondément encore dans le fossé qu'elle a creusé dans l'édredon. Elle s'alourdit puis se rabat sur un brin d'espoir, elle se lève, traverse la pièce jusqu'à la garde de robe et se choisit un de ses plus beaux vêtements. Elle hésite longuement, prend finalement une robe qu'elle dépose avec son cintre sur le lit.

Elle éteint la lampe pour la quatrième fois et s'endort sous la chaleur de l'édredon et la présence agissante de la beauté du vêtement.

2.

Alors que les lumières de l'aube dessinent un tableau orangé dans le ciel d'automne, je me rends compte que j'ai marché toute la nuit sans véritable but. Fuyant les grands axes, je me suis échappé par des trottoirs remplis de jambes pressées. J'ai bifurqué par des bandes de terre mimant la vraie verdure et couru dans des ruelles marquées de bière. Je suis arrivé ici, désorienté. Je sens être à une extrémité de la ville.

À force de déambuler sans but, j'ai perdu tout repère. Mon instinct n'est peut-être pas encore assez affûté pour me permettre de retrouver ma propre trace et revenir sur mes pas. Je pense que je me suis perdu, volontairement perdu.

C'est que ma jeune existence de chat n'a été faite que de survie jusqu'à présent. Depuis le jour de ma naissance, dans cette cave humide, j'ai dû batailler ferme avec mes frères et sœurs pour avoir un peu de lait maternel. La concurrence est rude dès que vous posez une patte sur terre. J'ai du mal à imaginer que la vie ne se résume qu'à ça.

Nous étions sept le jour de notre naissance. Rapidement, nous ne fûmes plus que cinq. Puis quatre. Je n'ai jamais su s'ils étaient partis ou s'ils s'étaient perdus à force d'aller gambader loin de ce sous-sol mal éclairé, ou s'ils étaient morts.

Ma mère m'a dit qu'ils avaient peut-être été adoptés par des humains et qu'il fallait s'en réjouir car ils n'auraient plus jamais de problèmes pour se nourrir, pour dormir dans un endroit sec. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours trouvé les humains bizarres : quand ils croisent un chat, ils ont presque toujours envie de le caresser et se sentent obligés de lui parler un peu idiotement, comme s'ils étaient restés des enfants. Ce qui est curieux, c'est qu'ils se parlent très peu entre eux.

Un jour, j'ai été assez grand pour chercher à manger tout seul. J'ai appris à chasser. J'étais plutôt doué et je suis arrivé rapidement à me débrouiller. Repérer sa proie au loin, s'en rapprocher discrètement, observer ses routines, sentir le bon moment pour fondre dessus et puis manger jusqu'à être rassasié... tout ça n'a plus aucun secret pour moi.

Je sais comment me nourrir, je connais les endroits dangereux, je peux aisément repérer ceux qui me veulent du mal et, surtout, j'ai appris à éviter les véhicules à roues grâce auxquels les humains se déplacent. Ma mère m'a toujours expliqué que ces grandes boîtes de fer aux

6h37. J'ai allumé le cierge sur la grande table qui donne du calme comme dans l'église. J'ai ouvert mon cahier. J'ai relu le message que j'ai écrit la veille avec mon sang. C'est interdit d'écrire avec son sang. J'ai désobéi, mais maintenant je suis détendue. Les infirmières étaient énervées de me voir à nouveau mais je ne leur adresse aucun reproche, elles sont d'habitude vraiment gentilles. Je n'ai pas le droit de leur raconter ce que j'écris. Je suis seule comme un soleil gelé au milieu de l'univers. J'ai peur. J'aime rester dans mon lit avec mon chat sur la couette. J'aime dessiner des feuilles d'automne à l'encre de Chine. J'aime les histoires drôles et effrayantes de Sarah.

couleurs tristes étaient notre principal fléau. Elle me racontait souvent l'histoire de son père qui s'était retrouvé face à une de ses voitures et qui n'avait pas survécu au choc. J'en ai des frissons chaque fois que j'y repense.

Cela dit, je ne veux pas vivre non-stop sur la défensive. Je rêve d'un endroit où je pourrais vaquer tranquillement à mes occupations, un endroit où la nourriture serait à portée de patte, un endroit loin de la fureur et de la puanteur des gaz d'échappement. Un endroit où je pourrais me poser, mener une existence sans trop de tracas.

Alors j'ai marché, j'ai avancé vers l'inconnu. Et me voici.
À destination ? En transit ?

Derrière moi, un rond-point s'anime. Devant moi, des habitations de briques rouges. Elles ne touchent pas le ciel comme pouvaient le faire les immeubles d'où je viens. Certaines de ces maisons ont l'air de se camoufler derrière la végétation d'un petit jardin ; leurs toits semblent accessibles. Peut-être y pourrais-je y trouver un endroit où souffler un peu.

3.

Alors que j'observe le quartier se réveiller et la rue s'animer, une voix rauque résonne derrière moi.

- Nouveau dans le quartier ?

Je me retourne, surpris par cette rude entrée en matière, et me retrouve museau contre museau avec un de ces vieux matous comme j'en ai souvent rencontrés quand je me baladais avec ma mère ; le genre à qui on ne la fait pas et qui a toujours un avis sur tout. Je dois sans doute être sur son territoire et, comme tout bon matou, il ne doit pas apprécier qu'un intrus empiète sur ses plates-bandes. Il va falloir la jouer finement. Je tente d'expliquer la raison de ma présence, j'évoque le hasard en bredouillant. Il me fait bien sentir que je ne suis pas le bienvenu.

- Tu penses rester longtemps ?

8h42. Je me suis énervée très fort contre mon frère Benoît ce matin à cause de ce qui s'est passé la veille. Alors la colère m'emporte comme un ouragan qui a une gueule de chien. Puis je suis très fatiguée. À cause de cela, j'aime la maison-institution parce que pendant les activités je ne parle pas, je me sens calme. Je ne dis pas maison-institution. Je dis bicoque parce que c'est moins sacré, plus bricolé. J'aime y préparer le petit déjeuner pour tout le monde. J'aime Sarah. Je ne sais pas toujours ce que je fais là, mais je ne suis pas une malade, je ne suis pas folle. Je sens trop de mépris avec cela.

J'explique que je ne sais pas, que l'endroit m'avait l'air accueillant. Enfin, avant qu'il n'arrive... Là-dessus il vocifère.

- Avec moi, mon Minet, tu as plutôt intérêt à faire profil bas si tu ne veux pas que je te renvoie de force au-delà du rond-point.

- Le rond-point ?

- Considère qu'à partir du rond-point, c'est chez moi. C'est mon quartier. Ici, il y a des règles. Et si tu veux que ton séjour se passe bien, tu as plutôt intérêt à les suivre.

Le vieux chat grommelle quelque chose et je comprends instinctivement qu'il m'invite à le suivre. Je ne me fais pas prier pour lui emboîter le pas. J'ai le ventre vide et le besoin de trouver de la nourriture est plus fort que l'antipathie de ce greffier.

- Polo ! Ici tout le monde m'appelle Polo !
- Enchanté... moi, on ne m'a jamais donné de nom.
- On va s'occuper de ça ! Si tu n'as pas de nom, tu n'es rien ni personne.

Ravi à l'idée qu'il me trouve un nom, je me surprends à commencer à apprécier ce vieux chat de gouttière bougon dont la démarche chaloupée me rappelle ces teckels trop nourris. Nous gambadons, côte à côte, sur ce trottoir qui semble ne pas finir, slalomant entre détritiques usés par le temps. Là où je vivais avant, les trottoirs étaient plus propres. Régulièrement, des hommes vêtus de tenues orange s'appliquaient à nettoyer les pavés. Ce n'est visiblement pas le cas ici.

Alors que nous nous apprêtons à tourner au coin de la rue, je capte un brouhaha non loin de là. Des voix humaines qui s'entrechoquent, s'emmêlent, qui semblent se répondre dans une cacophonie incroyable. Je m'approche du bâtiment formant l'angle de la rue et je passe timidement la tête au-delà du coin, ne comptant pas faire un pas de plus. De nombreux humains s'agitent sur le trottoir ; ils semblent attendre quelque chose devant une porte close. Ils forment un barrage vers lequel je n'ose pas avancer. Polo, quant à lui, continue en direction de cet attroupement, sans aucune crainte.

- Hé ! Petit minet ! T'as peur de ce tas d'humains ? Si tu veux manger, il va falloir continuer à me suivre parce qu'on va exactement là où ils vont.
- Et ils vont où ?

Polo m'explique que les portes de cette grande maison devraient s'ouvrir bientôt, que les gens qui ont la clé sont sans doute en retard, que c'est pour ça que les autres s'énervent un peu.

9h13. J'aime les mots doux, les petits mots, les grands mots, les beaux discours quand il y a de la gentillesse, de l'attention, de l'affection. Les bicoques sont des cabanes qui te protègent, qui te laissent chercher comment vivre, comment aimer, même ceux qui sont morts. Elles sont dans de beaux paysages qui peignent tes qualités sans que des sales mots te tombent dessus comme des montagnes de boue et te culpabilisent. Après, tu ne sais plus t'émanciper des bourbiers dans lesquels des géants t'ont fourrée. Les bicoques sont des serres monumentales qui recouvrent toute la forêt avec des chemins où tu peux t'égarer sans avoir peur. Quand tu ouvres la porte qui te reconduit dans la rue, tu sens tes bagages peuplés de mots de qualité, de rencontres et d'expériences reconfortantes.

- C'est là que je vais trouver à manger ? Avec eux ?
- Ouai ! Mieux : tu ne devras pas trouver à manger. On te donnera à manger. Et crois-moi, tu ne seras pas mal reçu. Bon, c'est pas le grand luxe mais c'est correct. Et personne ne va te mettre dehors à coups de balai. Fais-moi confiance, minet.

Polo m'apprend que les humains appellent cette maison une institution. Jamais entendu ce mot-là.

- C'est quoi, une institution ?

- Moi aussi, j'ai mis du temps à comprendre ; comme tu peux le voir, c'est une maison. Et dans cette maison, des humains accueillent d'autres humains, comme ceux qui attendent dehors. En fait, ceux-là n'ont pas d'endroit ni de compagnons pour vivre plus gaiement leur passage sur terre.

- Ils sont seuls, quoi...

- Ne m'interromps pas petit Minet ! Quand les humains utilisent le mot « institution » en parlant de leur maison, c'est pour instaurer une sorte d'ordre social. Dans ces maisons, il y a toujours ce qu'ils appellent des statuts. Tu sais ce que c'est un statut, petit ?

- Ben oui, c'est une sculpture en pierre comme celle où...

- Pas statue, idiot ! Un s-t-a-t-u-t ! C'est comme un collier avec du strass et une clochette qu'ils s'accrochent aux cous des uns des autres en fonction de leur vécu. Si tu veux, c'est comme si on pouvait lire sur ta tête que tu es un jeune chat errant et prétentieux et moi un chat fréquentable et de bonne composition. Bref, dans ces maisons, tu verras qu'il y a ceux qu'on appelle des professionnels, qui d'habitude se distinguent des autres par leur apparence et leur attitude. Et puis, il y a aussi ceux que l'on appelle les « membres », comme dans cette maison que certains appellent « abri ».

- Je crois que je comprends ! Avoir un statut, c'est un peu comme avoir une puce d'identité, comme ces chats qu'on adopte.

4.

Arrivés sur le pas de la porte, Polo désigne de la tête une humaine et m'explique qu'elle s'appelle Sarah. Elle semble tendue et nerveuse. Polo me dit qu'elle est toujours comme ça le matin et qu'elle a mauvais caractère. Elle lui donne parfois l'impression d'être en guerre contre le monde entier. Je perçois aussi un abîme de colère intérieure qu'elle exprime maladroitement à ceux qui, comme elle, attendent que l'abri s'ouvre enfin.

Je l'entends dire qu'elle n'est pas d'accord, que c'est faux de dire que les malades mentaux sont une menace pour la société, un danger pour les enfants, pour tout le monde et que leur place est en Asie. C'est visiblement un gros problème pour Sarah. Elle a besoin de l'exprimer ce matin. Elle me fait un peu peur à parler si fort. Les autres n'ont pas l'air d'avoir envie de l'entendre.

- Dis, Polo, c'est quoi des malades mentaux ?

- Ah ça petit Minet, c'est encore une invention des humains pour donner une identité à certaines personnes qui leur font peur ou qui ne pensent pas comme eux. Parfois, ils les appellent des fous, parfois ce sont des mots plus compliqués.

- Pourquoi doivent-ils aller en Asie ?

- Hein ?? Pas en Asie malheureux ! En A-S-I-L-E ! C'est un énorme bâtiment dans lequel vivent des centaines de fous. D'après ce que j'ai pu comprendre, c'est beaucoup moins bien qu'ici. Mais bon, faut pas se leurrer, une fois qu'ils sont devenus fous, tous ceux que tu vois ici ont rapidement été mis à l'écart.

- Et donc tu te retrouves tout seul quand tu es fou...

- Tu comprends vite, Minet.
- Et donc les gens qui attendent ici sont tous...
- Exactement.

La porte s'ouvre enfin. Je rentre dans la maison-institution avec ce petit monde. Les sens en éveil, je ressens de la tristesse. Mais Polo ne m'a pas menti. Rapidement je deviens le centre de l'attention, toujours avec cette manière un peu enfantine qu'on les humains de s'adresser aux chats. Je ne trouve que caresses et regards remplis d'affection. Je ronronne pour marquer mon contentement. Je comprends que certains cherchent déjà à me trouver un nom. Jusqu'ici, on ne m'a jamais donné de nom. L'idée d'en avoir un, d'être quelqu'un comme dit Polo, me remplit de joie. Ce n'est qu'au moment où l'on me présente une petite assiette remplie de croquettes que je me défais de leurs mains pour enfin manger un peu.

Je me sens bien dans cette maison un peu particulière. Il s'en dégage une atmosphère que je n'ai jamais rencontrée ailleurs, comme si chaque objet, chaque meuble, avait une histoire à raconter. Les murs sont remplis de dessins et de peintures mis sous cadre, comme pour en préserver les lignes et les couleurs. Dans un coin de cette grande pièce, un tableau noir sur lequel sont inscrits des listes de choses à faire, des dates, des noms. Au centre, il y a une table cernée par une armée de chaises ; sur la table, du pain, du fromage, de la confiture, du café, du lait, des assiettes, des couverts et des tasses attendent les appétits de chacun. Au-dessus de la cheminée, il y a des livres aux formats étranges, dont on dirait qu'ils ont été fait à la main. Je me demande quelles histoires ils peuvent bien raconter. Racontent-ils les existences de toutes ces personnes ?

À l'autre bout de la pièce, je sens une certaine effervescence. La bouilloire commence à siffler sur la vieille cuisinière à gaz rafistolée. Juste à côté, un robinet laisse s'écouler un filet d'eau dans un vieil évier en pierre, des bulles de savon virevoltent dans l'air que brassent deux personnes faisant la vaisselle. Je me pose dans un coin et observe cette agitation amusante pendant de longs instants.

Plus tard dans la matinée, je retrouve Sarah. Elle me prend gentiment dans ses bras. Elle semble apaisée et me dit d'une voix douce que les gens qui sont en psychiatrie ne sont pas forcément violents. Elle reste un temps silencieuse. Puis elle reprend : « Je suis quelqu'un qui au départ ne ferait jamais de mal à personne même pas à une mouche. Mais quand on me pousse à bout, là je ne me contrôle plus. Parce que je suis toujours dans l'idée que je vais potentiellement être agressée et comme je ne sais pas me défendre, cela me stresse à fond. Comme j'ai déjà été agressée plusieurs fois ... »

Sa voix reste calme, je peux sentir les pulsations de son cœur contre mon corps. Je la sens se détendre. J'ai remarqué que les humains aiment raconter leur vie, leurs difficultés et leurs fragilités. Elle dit encore : « Et donc cela me met dans des états de stress et d'angoisse importants. Parce que j'ai l'impression que les gens quand ils sentent ma fragilité, ils s'engouffrent dedans à fond et ils me font souffrir. »

J'écoute son histoire mais je me demande qui sont ces gens dont elle parle. Les humains aiment aussi laisser des zones d'ombre dans leurs histoires. Sa voix est sereine mais je sens la profondeur de sa détresse : « J'ai même été très loin dans le sens où... j'ai voulu faire violence aux gens. J'ai été à deux doigts de le faire puisque je me trimballais avec des couteaux dans

mon sac et alors pour éviter de faire du mal à quelqu'un, je me fais du mal à moi-même. Alors je me mutile. »

J'attends encore dans ses bras, ce n'est pas le moment de la quitter. « Quand je ne vois pas la logique des choses, cela ne va pas du tout pour moi. Cela ne me parle pas et cela me révolte. Très vite je passe de la confiance à l'idée que c'est des gens qui me veulent du mal. » Je me dis qu'il en faudra de la patience pour écouter.

Je décide de quitter Sarah quelques instants et de m'aventurer dans cette grande maison remplie de gens étranges. J'écoute leurs discussions. Certains parlent d'une façon que je ne comprends pas. D'autres me font penser à des disques rayés, ils répètent sans cesse les mêmes questions, sur les effets du soleil sur la peau par exemple. Ça dérange certaines personnes, visiblement. Elles lui demandent d'arrêter, de parler d'autre chose. Mais rien n'y fait.

À l'étage, assis en tailleur sur le tapis d'une petite pièce dont les murs sont couverts de peintures, un garçon m'aperçoit et tend sa main vers moi. Il me dit qu'il s'appelle Thomas. Instinctivement, je me dirige vers lui et me vautre à ses côtés. C'est amusant. Il s'adresse à moi comme si nous nous étions apprivoisés depuis longtemps alors que nous venons de nous rencontrer. « Je pense que beaucoup de personnes se retrouvent en psychiatrie alors qu'elles ne devraient pas s'y retrouver, commence-t-il. Il y a trop peu d'autres alternatives. Parce que la psychiatrie te marginalise, parce que peu de gens y vont. Tu es marginal pour quelque chose qui concerne une souffrance. C'est quelque chose qui n'est pas facile à vivre pour l'image qu'on a de soi, je trouve. Tu es marginalisé et tu te dis, en tout cas moi je me suis dit, ça y est, tu fais partie des plus fragiles de la société. »

Je ne comprends pas ce qu'il veut dire par psychiatrie. Je ne vois pas non plus qui sont ces fragiles dont il parle. Tous ces humains me paraissent au contraire assez solides. Traverser l'existence comme ils le font demande une certaine robustesse, il me semble. Thomas semble

9h50. Je suis une enfant appliquée. Je participe aux activités proposées même si elles ne changent pas la souffrance que je porte comme une lourde croix. Il n'y a jamais eu de printemps comme pour les tagettes qu'on a plantées dans le bac. Pourtant le monde a changé et moi aussi. J'aimerais que les gens reconnaissent la délicatesse de mes amours, le charme de mes peurs. Je me perds vite dans la forêt car ce n'est jamais clair ce qui fait ma valeur. J'aimerais une reconnaissance de ce que je donne, une gratitude de sourire et de bon cœur. Peut-être que je suis trop subtile et volatile, qu'il ne faut pas vouloir une vie d'ange, être plus terre à terre, demander des savoir-faire, des compétences de bicoque en solidification. Quand j'ai eu presque un métier dans un restaurant de ces maisons-institutions, quand on a organisé ensemble la fête avec le quartier, j'ai eu de la reconnaissance. Il faut sans doute un peu se balader pour trouver les bicoques qui encouragent les compétences que tu aimes. Il faut souvent un peu chercher. Et puis parfois, on se balade toute sa vie car on ne trouve jamais un lieu où on est à la hauteur, alors je recommence à avoir peur. Tout le temps peur.

se demander ce qu'il faut faire avec ces gens fragiles. Est-ce une question de lieu, de gens, de façon d'être ? À nouveau, je retrouve ces zones d'ombre, cette recherche pleine d'incertitude propre aux humains alors que nous, félins, nous savons assez bien ce que nous voulons et comment arriver à nos fins. Thomas ajoute de sa voix douce et grave : « la psychiatrie est un milieu qui amène les gens à penser à eux, à leurs problèmes, et je crois qu'un moment, il faut sortir de ça, et que c'est pas là la vie, en fait. Pour moi, la vie quand elle n'est plus vivable en soi, on sent des coupures, on sent ...(silence) et c'est violent. Quand on ne la sent plus en soi, c'est important de la ressentir en allant quelque part, en faisant quelque chose. Je crois que cela dépend de chacun. La vie, personne n'a le secret. »

J'emprunte alors l'escalier pour me faufiler vers l'étage suivant, au sommet de cette maison-institution. Des sons, des chants d'oiseaux et d'humains glanés un autre jour et restitués avec des appareils flottent sous le toit de la pièce mansardée. Puis doucement un harmonica, un piano, un xylophone, enfin une voix, un chant se mettent à s'écouter, à s'attendre, à accélérer, à se rassembler dans une gigantesque farandole de sons. Je reste aux aguets, j'aurais aimé bondir, miauler de concert avec cette étrange bande-son d'un univers qui se construit sous mes yeux. Une fois l'excitation retombée, je décide de redescendre dans la cuisine, d'aller recueillir des confidences.

Je saisis les bribes d'une conversation entre deux personnes : « Ce que j'ai découvert ? J'ai développé mon imagination, c'est comme dans un rêve. » Manifestement, les humains ont cette capacité fantastique de s'inventer une autre réalité. « Une fois, on s'est inspiré de Miro, le peintre. À l'atelier d'écriture, on n'a pas une visée utile, on est uniquement dans une pratique créative, on se met dans la peau d'un écrivain le temps d'un atelier. » Et revoici le côté compliqué des humains. « On a un lieu d'un conte qu'on doit décrire, j'ai choisi la maison du chasseur. Je me mets dans la peau d'un chasseur. Je m'imagine là-dedans. » On dirait que ces voyages par les mots et l'imagination font vraiment partie de l'aventure qu'ils veulent se donner.

Une femme très élégante raconte cela avec beaucoup de sérieux, en savourant un gâteau à la crème fraîche duquel je m'approche discrètement. Pas assez visiblement, elle me chasse d'un geste doux et ferme à la fois en continuant : « À l'atelier d'écriture, on explore différents champs stylistiques et littéraires via différentes propositions d'écriture, en proposant des textes variés. À force d'explorer les styles, chacun trouve un peu plus ce qu'il a envie de dire et comment le dire. Avec une dimension de plaisir, de s'amuser avec les mots, qui doit être présente car le lien à l'écriture n'est pas nécessairement positif à cause des passés scolaires. Par ces explorations, les pratiques normatives d'écriture se modifient au profit d'une expression plus personnelle. »

Je ne comprends pas très bien ce que cette dame raconte et ça doit se voir sur ma tête parce que Polo, jamais très loin, m'interpelle d'un air amusé : « Je te traduis son charabia : elle a juste voulu dire qu'ici, dans cette maison, elle peut exprimer tout ce qu'elle ressent en écrivant des textes. Et que ça lui fait du bien. »

J'ai alors pris conscience que les humains pouvaient faire beaucoup de choses avec des mots : parler, créer, voyager, guérir même...

Ces moments avec ces gens particuliers éveillent en moi des sensations étranges. Je crois qu'il leur faut un chat à tous ces humains, à toutes ces vies différentes ! Une présence bienveillante ; un attachement. Mais je sens aussi que des maisons comme celle-là doivent offrir d'autres choses encore à leurs membres, qu'elles mettent en quelque sorte en valeur des forces, des capacités, de la même manière que chacun reconnaît et s'enchantent en ma présence.

5.

Ayant fait le tour de la grande maison, je décide de retrouver le grand air afin de dénicher un endroit où passer la nuit. J'aperçois la porte de la cuisine ouverte et je fais part à Polo de mon envie de prendre l'air. Il me suit, non sans marmonner une fois de plus quelque chose d'incompréhensible et nous nous glissons à l'extérieur. La cuisine donne sur une petite cour pavée. Sarah et Thomas y discutent en fumant une cigarette. Je les sens en grande conversation. Pourtant, en nous voyant passer, ils s'interrompent et nous regardent en souriant. Nous longeons un petit parterre rempli d'herbes aromatiques. L'énorme grille qui sépare la cour de la rue est fermée. Elle m'évoque une sorte de frontière entre un monde où les gens comme Sarah peuvent vivre et un autre monde dans lequel ils doivent vivre. Polo et moi nous faufileons par une petite chatière. Je quitte une réalité pour une autre, la tête pleine d'images et de questions.

- Dis, Polo, que font tous ces gens quand ils ne sont pas dans cette grande maison ?
- Je ne sais pas moi... plein de choses !
- Plein de choses comme quoi ?
- Certains rentrent chez eux et vont s'enfermer jusqu'au lendemain, certains vont s'asseoir sur le banc près de l'arrêt de bus et passent du temps à boire dans des boîtes rouges.
- Ah oui, j'en vois souvent qui ont ça en main. Après, ils sont parfois bizarres.
- Tu l'as dit, souffle Polo... Sinon, il y en a aussi qui vont travailler un peu plus loin, dans une autre maison.
- Travailler, tu veux dire qu'ils changent de collier à clochette, de statut ? Comme tu me l'as expliqué tout à l'heure ?
- Pas tout à fait... c'est plus compliqué que ça. En fait, ils font comme s'ils travaillaient mais, en réalité, ils apprennent à travailler.
- Ils travaillent ou ils apprennent à travailler ? Je ne comprends pas.

Polo me dit qu'on va aller voir, que ce sera plus simple à expliquer.

On a trotté dans le quartier, emprunté des raccourcis dont seul Polo semble connaître l'existence et, au détour d'un terrain vague, nous sommes finalement arrivés devant ce qu'il restait d'une maison. Sous le poids des années, le toit avait déclaré forfait et les tuiles s'en étaient allées, une par une, laissant un trou béant en son milieu. Soumise depuis trop de temps aux aléas de la météo, la façade en briques rouges s'est teintée d'une pellicule noirâtre que l'on distingue clairement entre les branches des plantes grimpantes qui semblent vouloir s'appropriier – ou se réapproprier – cette vieille demeure. Toutes les vitres des fenêtres sont cassées, et la porte n'est qu'un vague souvenir.

Mais ce qui me frappe, c'est que de la vie émane de cette ruine. Des voix d'hommes résonnent dans la bâtisse, des bruits mécaniques couvrent régulièrement le son d'une radio tonitruante. Des sons parviennent jusqu'à nous. D'abord, je crois que des gens y vivent. Mais ça ne ressemble pas au bruit que font les humains quand ils occupent leur quotidien. Je peux sentir une effervescence bien différente.

- Les hommes que tu entends sont en train de reconstruire la maison, dit Polo.

- Donc ces hommes travaillent à la réparer ?

- Exactement ! Sauf que la plupart des humains qui y travaillent apprennent à réparer la maison.

- Ça doit être difficile. Ils ne risquent pas de faire n'importe quoi ?

- Normalement non... Dans cette vieille bicoque, des humains qui savent construire et réparer des maisons, les professionnels encore une fois, expliquent à d'autres, qu'ils appellent stagiaires, comment il faut faire. Ils leur apprennent un métier, ils transmettent leur savoir et leur expérience, si tu préfères.

- Je vois. Un peu comme ce que tu fais avec moi, Polo ?

- Non, pas du tout ! Je te donne juste quelques tuyaux pour t'en sortir dans le quartier, en attendant que tu déguerpisses. Ce n'est pas pareil. En plus, tu n'es pas fou. Enfin, tu n'en as pas l'air.

- Pour moi, c'est la même chose. Tu me donnes des conseils, tu m'expliques ce que je dois faire, où je dois aller pour que je ne sois pas livré à moi-même.

- Bon, allez, c'est presque la même chose, si ça peut te faire plaisir. Suis-moi, tu comprendras mieux.

Polo rentre dans le bâtiment par ce qui reste d'un garage, je m'accroche à son train, avec l'envie de voir ces humains qui apprennent à reconstruire des maisons. Je découvre un chantier sur lequel s'affairent des hommes. À l'inverse de la grande maison, il m'est impossible de les différencier, de reconnaître les professionnels des membres, enfin... des stagiaires. Ils sont tout habillés de la même manière. Ou plutôt, ils sont tous autant crasseux les uns que les autres.

10h10. J'aime les cabanes que construisent les enfants car elles sont originales et astucieuses. Les adultes les admirent. Toutes les maisons-institutions devraient être des cabanes d'enfants. Un peu privées, un peu mystérieuses dans la ville, un peu attirantes et admirables. J'aime les contacts entre les cabanes et les édifices bétonnés, les maisons de briques rouges, les voisins, l'église, le libraire et mon aide familiale. Les cabanes sont plus fortes que moi toute seule. Elles font découvrir ce que nous sommes, plus uniquement la femme que l'on va chercher à l'hosto. Elles font bouger tous les habitants de la forêt, elles les émancipent de leurs craintes ou de leur voracité à notre égard.

L'uniforme de rigueur est le casque de protection jaune et le bleu de travail décoloré marqué par de nombreuses heures de labeur. J'ai presque envie de dire que, pour une fois, les humains se ressemblent tous, unis dans l'effort. Toutefois, leurs agilités sont manifestement très différentes. Certains ont le geste assuré, d'autres semblent hésiter à chaque instant. L'un reste à l'écart à déblayer lentement quelques gravats. Un autre plafonne en vitesse. Sur un échafaudage, un homme aide et explique à un autre à construire un faux-plafond. Je m'étonne de ce que peuvent faire ces personnes.

Je m'approche d'un homme au repos, assis dos au mur, il vient de raconter une anecdote et tout le monde a l'air de trouver ça drôle. Il semble très heureux d'avoir suscité les rires de ses camarades. Je le sens ému. Nos regards se croisent, il tend ses doigts rugueux vers moi. Je connais ce geste, il me réjouit car je sais ce qui va suivre. Je m'approche et me laisse aller à ses caresses. L'homme commence à s'adresser à moi, parlant tout bas, comme une sorte de confession intime : « Avant j'étais toujours seul, j'ai commencé à me dégeler, à être avec les autres, le fait d'être avec les gens cela fait beaucoup. Avant, j'aurais tiré sur la foule, mais de rester huit heures avec eux, de vous amuser avec eux, au final vous avez plus de considération pour les autres et vous êtes intégré complètement. Maintenant tout le monde reconnaît que je mets une bonne ambiance. Le point de départ est d'avoir envie de sortir de ce qu'on était auparavant, ce qui est fondamental, c'est de chercher un changement dans la manière d'être avec les autres. »

Je me dis « Même avec les chats »... À nouveau, je retrouve chez cet homme une manière tout à fait spécifique aux humains de vivre leur existence ; en cherchant des chemins qui transforment leurs façons d'être avec les autres. J'en arrive presque à envier cette faculté à se transformer.

6.

Polo me sort de ma réflexion en me demandant si je n'ai pas faim. Oh que oui, j'ai faim!

- Où est-ce qu'on va pour trouver à manger ?
- Je connais un endroit sympa où il y a toujours du rab. C'est un restaurant pas très loin d'ici.
- Un restaurant, carrément ! On ne se refuse rien !

11h45. Il y a des hordes de sangliers qui fraient leur chemin, des colonnes de fourmis inlassablement transporteuses, des chants d'amour d'un couple de piverts. Les maisons-institutions rassemblent plutôt une tribu surnaturelle qui ferait honneur à quelques exemplaires de chacun de ces animaux. Les maisons-institutions hébergent des hôtes que je n'ai pas toujours aimés, mais j'ai beaucoup appris des petites tribus qui m'ont absorbée. J'aurais pourtant voulu être seule, parler seule devant le cierge de la grande table, écrire seule. Ma solitude est peuplée de relations. Mais dans les activités collectives, j'ai appris que j'aimais découvrir les autres, que je pouvais sourire à des clients, que je peux être utile, que les autres ont confiance en moi et que les collectivités humaines me fatiguent beaucoup.

Nous nous mettons en route et, à quelques pâtés de maisons, des senteurs lointaines viennent caresser nos sens. Polo doit être affamé aussi, vu son empressement et sa démarche encore plus ridicule. Vu de derrière, son ventre mou rythme sa démarche par un mouvement de gauche à droite ; toute sa félinité est mise à mal et je ne peux pas m'empêcher de rire intérieurement en pensant qu'il mange sans doute trop souvent à ce fameux restaurant.

Dans la cuisine ouverte sur la salle dans laquelle trônent de nombreuses tables fraîchement dressées, une dizaine de cuisiniers sapés de longs tabliers blancs découpent des carottes, nettoient des salades, font brunir des morceaux de viande dans une poêle, jettent et mélangent des flocons dans un bol immense. Mes yeux s'émerveillent de ce ballet de gestes, mes narines se régalent de ces senteurs alléchantes. Cette course de pieds, ces mains adroites qui saisissent et manient des fouets, des cuillères géantes, des couteaux brillants, et transforment des légumes ou créent des gâteaux m'émerveillent.

Polo et moi sommes vite remarqués. C'est le meilleur repas de ma vie.

Soudain une porte s'ouvre et une dame apparaît, appelant un des cuisiniers à la suivre. La curiosité de la conversation qu'ils vont sans doute avoir est plus forte que tout, je décide donc de me faufiler derrière eux. Ils prennent place autour d'un bureau sous lequel je m'allonge, laissant Polo seul dans la salle maintenant remplie de clients.

Le cuisinier, qui a l'air tracassé, commence à parler : « Ils m'ont dit que je devais prendre une décision : soit garder le chômage, soit garder la Vierge Noire. Et je ne sais pas quoi choisir. J'en parle avec mes parents, mon assistante sociale, mon psychologue, ils ne savent pas non plus ce qui serait le mieux pour moi. »

Voilà que revient cette affaire de statut, je comprends dans la conversation que la Vierge Noire est la dame de ceux qui ont un handicap. Le chômage est une institution que tout le monde connaît, elle aide ceux qui sont sans travail, bien qu'ici, l'état de choses est brouillé puisque ce cuisinier travaille. Il poursuit : « Si je choisis le chômage, ça durerait deux ans. La Vierge Noire, ce serait à vie, mais avec 600€. Si j'ai plus au chômage, ça ne durerait que deux ans. Et je ne sais pas si je peux retravailler. » Je sens qu'il oscille, sa voix devient plus fébrile, je comprends qu'il aimerait peut-être travailler, qu'il voudrait essayer de trouver sa place dans le monde du travail sans pour autant perdre ses plumes s'il rate sa tentative. On dirait que les

11h48. Les passerelles de bois suspendues à partir des bicoques m'ont permis d'entrer dans des édifices où je ne serais jamais arrivée seule. J'ai été aidée dans mon travail. Il y avait des rencontres avec ma patronne, j'aimais bien, mais cela n'a pas suffi. J'ai arrêté. Je reprendrai, je crois. J'ai besoin de ces passerelles de bois et de cordes sur mon lieu de travail quand j'en serai de nouveau là. J'ai envie d'arracher le pansement sur mon avant-bras, mais je ne peux pas. J'ai envie de revoir mon frère Benoît et de lui faire un cadeau. C'est moi qui ai arrêté de travailler. Ma patronne disait que j'étais capable.

humains n'ont rien prévu pour les personnes dans cette situation. « Si je perds mon boulot, je pourrais garder ma Vierge noire. C'est toute la vie, ça. Mais avec mon arthrose, je ne sais pas si je veux vraiment travailler. Je craque de partout. Je ne sais pas si je dois travailler. » Puis suit un long silence. La dame (pas la Vierge Noire, l'autre) semble ne pas savoir que lui répondre. Ils ne se parlent plus. Les pieds restent immobiles, les semelles figées dans le sol. Quand le cuisinier reprend, sa voix tremblote : « Quand au Forem, ils m'ont demandé de faire un choix, j'étais perdu. J'ai voulu me tirer une balle, façon de parler. Je ne comprenais pas tout mais j'étais perdu. J'ai erré dans la ville sans raison, sans même savoir où j'étais, je ne pensais qu'à ça. Je n'étais pas bien. Je me suis dit que j'allais aller là où le vent allait me porter. » J'ai eu un instant l'impression de flotter avec lui. J'ai surtout eu un sentiment étrange qui a soudain perturbé l'estime peut-être démesurée que j'ai pour ces inventions humaines que sont les institutions qui donnent des statuts.

Rejointe par une collègue, la dame confie qu'elle est irritée par la situation que vit le cuisinier. Elle dit : « ce que je trouve compliqué, c'est la multiplication des démarches au niveau de chaque statut : les aides, la législation, les démarches administratives. Et donc tu es obligé de composer. Ce ne sont pas les mêmes interlocuteurs, pas la même façon de fonctionner, pas la même logique. On ne s'adresse pas de la même façon au chômage qu'aux mutuelles. » Bref, ces histoires de statuts me semblent être bien plus compliquées que je ne le pensais ; obtenir un statut, c'est comme vouloir traverser une rue remplie de voitures et s'adapter à la vitesse de chacune pour arriver sain et sauf à destination.

Les deux voix de femmes s'enchaînent à tour de rôle, manifestement elles en connaissent un bout dans les astuces pour aider les cuisiniers. « Et puis tu n'as pas les mêmes aides à l'emploi quand tu es au chômage ou ailleurs. Ceux qui sont au chômage et à l'Awiph, ça peut être bingo quand ils peuvent cumuler tout ça. » L'autre demoiselle ajoute en écho : « Puis l'accès aux formations qualifiantes aussi... une personne qui est au chômage va pouvoir accéder à une formation Forem. Pour une mutualiste ou une personne à la Vierge Noire, c'est plus compliqué. » Ce dialogue me laisse songeur. Alors que je suis plein d'admiration pour les cuisiniers qui se déploient dans la pièce voisine, je suis doucement envahi par le triste constat que les humains n'ont pas un œil aussi enthousiaste que le mien. Du moins pas aussi clair, franc et authentique, comme si les statuts brouillaient le regard, rendaient les parcours biscornus, ne témoignaient pas d'une égale considération pour chacune de ces tentatives de se remettre à travailler.

12h30. Il y a trop de bavardages, de mots, de statuts et de statues qui finalement te figent et t'embourbent. Des monstres-machines avec beaucoup de documents qui veulent t'offrir une reconnaissance, mais qui te disent que tu es malade, que tu es handicapée. Puis ils hésitent, tu dois prouver, tu devrais peut-être avoir un autre statut, puis j'ai envie de rester sous la couette avec mon chat. Je sentirais plus de respect si un seul statut continuait à parler de nous avec affection, avec amour. J'aimerais un statut qui reconnaisse mes qualités.

Une quatrième paire de jambes arrive sous la table, une femme, cuisinière sans doute, vu son tablier blanc. Une voix rapide, décidée, pleine d'entrain, qui s'implique directement dans la

conversation : « Je suis totalement sur la mutuelle. Je n'ai rien d'autre. Je n'ai que ce statut-là. J'ai eu 10 hospitalisations en 5 ans. Ça fait 6 ou 7 ans que j'ai ce statut. Ça a été facile à obtenir et assez rapide. Je travaillais, puis j'ai été malade et au chômage mais comme ils m'ennuyaient, je me suis mise sur la mutuelle. » Mais au fil de la conversation, ses paroles deviennent moins fluides, je sens quelque chose qui la retient dans son élan. Elle parle d'une confiance nouvelle et d'une peur. « J'ai peur de ne pas être capable de travailler, une fois ma formation finie. J'ai peur de me lancer dans un travail, en sachant que je perdrais ma mutuelle. Si ça ne se passe pas bien et que je perds mon travail, je n'aurai plus rien. La mutuelle ne me reprendra pas. Ça fait 6-7 ans que je suis sur la mutuelle, je ne veux pas la perdre. »

Enfin, les statuts, les colliers avec du strass et des clochettes, ça a l'air de ne pas faire avancer, de tout compliquer. J'ai envie de retourner près de Polo. Ces institutions semblent trop lointaines de l'énergie déployée par ces personnes, comme si elles étaient en inadéquation par rapport à leurs demandes, à leurs besoins de pouvoir exister comme ils l'entendent. Quand la porte de la salle de restaurant s'ouvre à nouveau, j'en profite pour m'enfuir. Je m'installe près de Polo qui digère son repas en ronronnant, les yeux mi-clos, les pattes repliées sous son ventre. Ces histoires de statuts m'interloquent vraiment. Si j'étais humain, je créerais un statut qui reconnaîtrait à chacun ses qualités, je soulignerais ces capacités à faire des choses qui ont tant de valeur à mes yeux et dont moi, petit minet, je suis incapable.

7.

Alors que le soleil commence à se coucher, je me rends compte que je n'ai aucun endroit où dormir. Les nuits sont encore fraîches et l'idée de la belle étoile ne m'enchant guère. Peut-être pourrais-je me glisser dans une de ces maisons-institutions que j'ai visitées aujourd'hui mais je crains qu'elles ne soient inaccessibles la nuit. Ce ne sont des lieux de vie qu'en journée. Je me résigne à demander une fois de plus conseil à Polo qui me répond de son air hautain : « Il est temps de t'en tracasser petit Minet ! Le soleil commence à se coucher. En tout cas, tu ne dors pas chez moi ! Cela dit, il se pourrait bien que j'aie une solution... »

C'est là qu'on est allé trouver Anatole, son vieux copain qui n'habite pas loin. Il s'est retiré des affaires depuis qu'il a été adopté par une femme un peu bizarre. Il vit chez elle et Polo me dit qu'elle accueille souvent des animaux dans son petit rez-de-chaussée. Elle s'appelle Dominique, me dit-il. Elle habite de l'autre côté du quartier, près du rond-point près duquel on s'est rencontré.

La nuit est quasiment tombée quand nous arrivons sous une fenêtre dont l'entrebâillement laisse échapper un mince filet de lumière. « Nous y sommes, me dit Polo. Il n'y a plus qu'à espérer que tu puisses dormir là cette nuit ».

- Hey Ho !!! Anatole ! Anatoooooole !

- Doucement... ce n'est pas la peine de t'époumoner comme ça cher ami ! Avant même que tu n'émettes le moindre son, j'avais reconnu ton pas si... caractéristique, hé hé hé.

Le filet de lumière provenant de la fenêtre s'élargit alors qu'une patte l'entrouvre, laissant apparaître la silhouette d'un chat persan à la démarche lente et étudiée. Il se présente et m'explique s'appeler Anatole. Je lui réponds timidement.

- Je suis arrivé ce matin dans le quartier, un peu par hasard.
- Et j'imagine que ce cher Polo t'a fait la visite de ce qu'il appelle son territoire...
- Tout-à-fait ! Et c'est un excellent guide, même s'il est un peu bourru.
- Et j'imagine que, vu l'heure tardive, il t'a dit que tu pourrais dormir ici, chez Dominique.
- En effet ! Est-ce que vous pensez que...
- Disons que c'est pour le moins envisageable. Tu es verni, Dominique est dans un bon jour. Elle te laissera probablement entrer.
- Dans un bon jour ?
- Je t'expliquerai plus tard. Saute jusqu'ici et attends sur l'appui de fenêtre en miaulant doucement. Inutile et non avendu de hurler comme ce bon vieux Polo n'est-ce pas. Dominique n'est pas sourde.

D'un bond, j'atterris à l'endroit qu'il me désigne. Anatole s'est déjà glissé à l'intérieur et je l'observe s'installer dans son lieu de vie. Je suis ébahi par le décor qui s'offre à mes yeux : il a son propre panier, sa litière à quelques pas de là, des écuelles séparées pour la nourriture et les boissons, des jouets que les humains adorent offrir aux chats, le tout dans un petit salon orné d'un divan, d'une table et de quelques chaises. Cela provoque en moi un sentiment étrange et inconnu, à la fois rassurant et stressant.

- Oh ! Petit Minet ! tu miaules, oui ou non ? me crie Polo.
- Je vais le faire. Mais je n'en reviens pas de ce que je vois : Anatole a un panier avec son nom, des jouets, des...
- Ben ouais ! C'est ça être adopté, avoir une maison, un lieu de vie quoi !
- Ça ne t'a jamais tenté ?
- Oh non, très peu pour moi ! Je préfère être libre et ne devoir rien à personne. Et jusqu'à présent, je me suis plutôt bien débrouillé !
- Moi ça me plairait bien d'être adopté !
- Avec un peu de chance, ça t'arrivera. Bon, allez, je file. Passe une bonne nuit. On se recroisera peut-être. Salut, petit Minet !
- Polo ?
- Ouais, quoi encore ?
- Merci.

18h37. La réunion de l'association d'usagers de cette après-midi m'a lessivée. Je me sens éparpillée en brins d'herbes sèches sur les pavés. J'ai pourtant aimé la synthèse de Thomas qui dit que nous n'avons aucun titre pour gouverner quoi que ce soit. Il dit avec lucidité la périphérie où nous habitons. Nos vies se cachent au fond de la forêt. Quand un rayon de lumière passe à travers l'épais feuillage, c'est pour éclairer les zones les plus humides et tortueuses de la nature. D'ailleurs, nous nous appelons usagers de la santé mentale. Mais avec l'expérience du temps qui passe dans la rivière, nous avons appris beaucoup de nos échanges. Nos vies poussent comme des savoirs qui s'invitent aux tables épaisses des institutions. Parfois, des oreilles nous écoutent attentivement à la lisière des bois.

Anatole avait raison : à peine ai-je miaulé qu'une humaine de petite taille, aux longs cheveux jaunes comme des rayons de soleil arrive près de moi et me prend dans ses bras. « Ben mon

bonhomme, qu'est-ce que tu fais là tout seul ? Rentre, tu dois avoir froid », dit-elle d'une voix douce en me serrant contre sa poitrine pendant qu'Anatole s'amuse de mon air stupéfait. « Tu dois avoir faim et soif ». Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle prend une petite assiette qu'elle remplit d'une délicieuse pâtée aux saveurs improbables. Dominique me donne aussi un petit bol d'une eau claire et pure qu'elle pose à côté de ce festin d'un soir.

Pendant que je mange, Anatole s'approche.

- Alors, n'est-ce pas là un repas délicieux ?

- Je me régale ! Merci d'avoir accepté que je passe la nuit ici, Anatole.

- Il n'y a pas de quoi, petit. Je suis passé par là, je sais ce que c'est que l'errance.

- Les quoi ?

- Mais non, nigaud ! L'errance, le fait d'errer, d'avancer sans but, sans repère. Je n'ai pas passé toute mon existence ici, tu sais...

- Raconte !

- Je n'ai jamais connu mon père et une voiture a croisé la route de ma mère peu de temps après ma venue au monde. Perdu et désorienté, j'ai connu différents foyers de fortune avant qu'une famille ne m'héberge pendant quelques années. Puis un jour, je me suis enfui. Trop de cris, de larmes et des coups. J'ai erré çà et là. Ma route a croisé bon nombre d'existences, parfois pour quelques minutes, parfois pour quelques jours. Je ne compte plus les nuits passées à la belle étoile, blotti contre des inconnus dont les corps m'offraient un peu de chaleur, embellissant ma vie pour quelques instants. Et puis j'ai rencontré Dominique. Elle m'a donné un toit, de la nourriture, un endroit où dormir. Elle m'a écouté, m'a consolé, m'a parlé, sans que nous partagions le même langage. C'est mon amie, ma confidente, ma maîtresse.

- Polo me disait qu'il la trouvait bizarre...

- Tu dois savoir que Dominique n'agit pas comme la plupart des autres personnes. Elle souffre et elle ne peut le cacher. Non pas qu'elle soit marquée physiquement bien qu'elle ait des cicatrices sur les bras. C'est plutôt son attitude qui trahit les maux qui l'habitent. Une sorte de tristesse semble s'être emparée d'elle en permanence. Elle a une "maladie mentale", comme ils disent. Et, pour beaucoup, c'est une raison suffisante pour ne pas entrer en contact avec elle, ou s'en moquer un peu. Je ne suis pas d'une grande aide pour elle, mais mon expérience m'a appris que ma simple présence, calme et silencieuse, pouvait l'apaiser.

- On dirait qu'il y a plein d'humains avec des problèmes de maladie mentale dans ce quartier. Polo m'en a fait rencontrer plein aujourd'hui. Il dit d'eux qu'ils sont fous et qu'il faut quand même s'en méfier mais ils ont presque tous été gentils avec moi.

18h40. Ce n'est pas ce qui s'est passé cette après-midi mais l'aventure des comités d'usagers sont des bulles d'air suffisamment légères pour nous émanciper des lourdes terres. Beaucoup, j'ai essayé de comprendre grâce aux rivières de la psychiatrie. Les comités d'usagers m'ont conduite dans d'autres replis du paysage. Comme si la voix des patients s'était échappée de la relation thérapeutique pour rebondir sur des terrains plus vagues. Quand je parle au nom des usagers, je frissonne, je sens une myriade de souffleurs minuscules restés invisibles dans la forêt.

- Tu sais, un mot comme « fou » ne signifie pas vraiment quelque chose, mais les humains se sentent obligés de brandir certains mots comme des médailles rouillées accrochées au cou.
- Ah oui, les colliers avec du strass et des clochettes... Les fameux statuts !
- Mmmmh, tu es bien renseigné. C'est vrai que parfois, Dominique fait un peu peur quand elle se met à murmurer des choses qui n'ont de sens que pour elle, que personne d'autre ne voit ni n'entend. Pourtant, à d'autres moments, elle est si joyeuse et expressive que c'en est troublant. Mais ces moments-là sont assez rares, il faut bien le reconnaître.
- C'est toujours comme ça, quand on a une maladie mentale ?
- Pas toujours ; mais la constante, c'est la souffrance. Les humains parlent aussi de la maladie mentale comme d'un calvaire qui entraîne la perte d'estime de soi, le rejet social, la stigmatisation...
- La quoi ?
- La stigmatisation. Quand la médaille de ton collier finit par exprimer toute ta vie, qu'on te résume uniquement à ça. Quand les autres ne cherchent plus à savoir ce qu'il y a au-delà de cette médaille, que ça te ferme des portes, l'une après l'autre.
- Mais c'est horrible...
- Dominique a longtemps souffert de cette stigmatisation, à tel point qu'elle n'osait plus sortir de chez elle. Elle ne voyait plus personne, elle s'enfermait dans son appartement, dans sa vie et dans sa tête.
- Et tu as fait quelque chose pour elle alors ?
- Je me suis rendu compte que ce qui m'avait aidé à avancer pendant mes années sombres, c'étaient les rencontres. Je me suis aussi rendu compte que Dominique n'existait plus aux yeux du monde. Personne n'allait venir frapper à sa porte pour lui tendre la main. En tant que chats, nous avons plus de facilités à ce niveau-là, c'est un comble !
- Oui, c'est vrai. Je me suis rendu compte que beaucoup d'humains donnent plus facilement à manger à un chat errant qu'à un autre humain errant.
- L'Homme est un mystère pour moi, capable de grandes choses et capable du pire aussi. Mais cela nous éloigne de Dominique. J'ai rusé pour la pousser à sortir de chez elle et rencontrer au moins une personne. C'était assez cocasse.
- ...
- Malhonnêtement, j'ai joué au chat abandonné... Perché dans le seul arbre de son jardin et hors de sa portée, je me suis évertué à produire les miaulements les plus déchirants qui soient, jusqu'à lui casser les pieds... afin qu'elle se décide à appeler Dominique et la sommer de venir me récupérer. C'est ainsi qu'eut lieu la première rencontre entre Dominique et cette voisine.
- Dis dons, c'est bien joué.
- Sous le coup de l'émotion mais décidée à me récupérer, Dominique est arrivée dans ce jardin, accompagnée de la voisine. Ma maîtresse tremblait et semblait désemparée. Peut-être était-ce l'idée de me perdre qui la mettait dans cet état ? Ou peut-être était-ce parce qu'elle était entrée en contact avec une personne inconnue ? Je ne le saurai jamais. Quoi qu'il en soit, la voisine a rapidement perçu le malaise de Dominique et l'a invitée à venir s'asseoir dans sa cuisine pour prendre un café et se remettre de ses émotions pendant que je descendais nonchalamment de mon perchoir, provoquant leurs rires et sans doute aussi leur soulagement. Les senteurs des grains de café moulus doivent avoir aussi quelque chose d'apaisant car je les vis commencer à discuter : d'abord de moi, ensuite du fait qu'elles sont voisines et qu'elles ne se sont jamais croisées. La voisine raconte sa vie, son travail, les difficultés qu'elle rencontre avec son mari. Dominique raconte sa vie, sa maladie, dans un climat d'empathie que je n'avais jusqu'alors ressenti que dans certaines maisons-institutions. C'est la première fois que j'entendais ma maîtresse parler ouvertement des tourments que je sens dans son corps. Cette

voisine a vraiment tout un art du contact. Depuis qu'elles se sont rencontrées, elle vient d'ailleurs régulièrement bavarder ; elle donne un coup de main dans le ménage de Dominique.

- Bravo, tu peux en être fier ! Mine de rien, ça brille ici ! dis-je en jetant un rapide coup d'oeil autour de moi.

- Attends, l'histoire n'est pas finie ! Cette voisine a donc un mari, mais lui aussi ne va pas bien et il est absent depuis longtemps. Il est à l'hôpital psychiatrique ou dans une habitation de soins psychiatriques, je ne sais plus exactement. Je crois qu'elle a beaucoup souffert de la relation avec son mari, ou du moins que tout ça l'a déroutée. Elle a un jour confié à Dominique son désarroi, que face à une personne que l'on aime et qui présente petit à petit les signes d'un comportement étrange, on se sent souvent dépourvu. La voisine se définit comme « aidant-proche ».

- Un quoi ? Vlà de nouveau un terme bizarre typiquement humain !

- Pas si saugrenu, jeune béotien ! Ce mot signifie qu'elle a un double rôle dans l'existence de son mari : non seulement, elle est une épouse aimante mais en plus, elle offre à son mari de l'aide et des soins sans pour autant être professionnelle dans ce domaine. Elle reste pudique, et j'ai l'impression que cette attitude convient à ma maîtresse. Un jour, elle a aussi dit à Dominique qu'il lui a fallu du temps pour se libérer du poids de l'attention débordante qui la collait à un homme qu'elle aimait, que l'aidant proche a aussi besoin de souffler et de prendre soin de lui.

- Pas facile de remplir tous ces rôles à la fois. C'est normal qu'elle doive un peu souffler. Déjà que l'amour, c'est compliqué, mais si en plus l'autre ne va pas bien dans sa tête, bonjour la galère. La voisine a du se sentir seule aussi, en fait.

- Effectivement. Parfois, il m'arrivait de capter des bribes de leur conversation. Elle expliquait à Dominique la difficulté d'endosser toutes ces responsabilités à la fois, elle lui racontait la souffrance qui résultait de leur situation complexe et de l'isolement dans lequel leur couple s'était retrouvé. Mais ce qui était devenu une souffrance a pris la forme d'une libération quand elle a rencontré une association où sa relation a pris place parmi d'autres récits de personnes vivant de pareilles situations.

- Des aidants-proches qui s'associent, c'est une bonne chose. Enfin je crois.

- Oui, ces associations existent. Mais peu de gens les connaissent. En tout cas, rencontrer des gens qui vivaient des situations comme la sienne a beaucoup aidé la voisine. C'est à ce moment qu'elle a raconté à Dominique que ce qui était trop lourd est devenu une sorte d'aventure, que le partage collectif des relations de soins et de tendresse a progressivement pris la forme de ce qu'elle appelle un savoir d'expérience et qu'aujourd'hui, pouvoir en parler ainsi, lui permet de s'attribuer un sorte de reconnaissance dont elle tire une estime d'elle-même.

- ...

- N'est-ce pas ?

- Si... Enfin je... tu ne serais pas aussi un peu aidant-proche par hasard ?

- À ma manière, oui. Tu as raison. Mais il est tard, et la voilà qui arrive pour nous souhaiter une bonne nuit.

18h50. Je ne sais pas si je suis aussi une aidant-proche comme ma voisine.

Je m'installe sur le coussin que Dominique a réservé à mon attention et je commence à rêver d'avoir, comme Anatole, un chez moi, un lieu de vie, une maîtresse aimante, d'autres chats avec lesquels jouer... Je m'endors avec la douce sensation de ne plus être seul.

8.

Cela fait maintenant plusieurs jours, peut-être même plusieurs semaines, que Dominique m'accueille chaque soir et me permet de dormir dans son intérieur. Je m'y sens à l'aise comme si j'y avais toujours vécu. La journée, je pars en vadrouille, je flâne. Je me pose souvent sous le petit banc qui jouxte la petite librairie du quartier et qui accueille son lot d'habités. J'apprends à connaître un peu mieux les ruelles. Je pense que le voisinage m'a accepté. Je croise régulièrement Polo. Il vit sa vie, moi la mienne. Je n'oublie pas que je lui dois tout ce que je vis aujourd'hui.

Chaque matin, Dominique allume ce gros bloc sombre qu'on appelle téléviseur. Je ne sais pas pour quelle raison mon attention reste systématiquement suspendue à cet écran dès qu'il s'anime. Des voix, des cris, des claquements, des images et des lumières flottent dans la pièce. J'y apprends plein de choses sur les humains et sur les rapports qu'ils ont entre eux.

Cet objet semble avoir une place importante dans la vie des humains. On en trouve partout, de toutes les tailles, quel que soit le milieu dans lequel la personne évolue. C'est une des choses qui a l'air de faire l'unanimité et dont on dirait qu'ils ont du mal à se passer.

Ces enchaînements d'images me permettent de capter des bouts d'histoires, des morceaux de vies, des avis. Je ne comprends pas toujours tout mais ça semble en dire long sur la nature des hommes. Captivé, j'ai l'impression de découvrir le monde. Ou plutôt les mondes ; parce que j'ai l'impression que les humains, même s'ils marchent sur la même terre, vivent dans réalités différentes. Je prolonge ainsi par la télévision mes petites explorations mais les histoires que je regarde sont très différentes de celles que j'entends dans les institutions. Dans ces maisons, je vois chaque jour de l'attention, je ressens de l'affection, du respect, du soin et de la tendresse. Alors que

Quelques jours plus tard. Ils parlent de moi à tout vent sans respect ni pour ma mère ni pour mon père dont je ne sais plus rien. Ils nous repoussent, ils veulent que les monstres retournent sous terre, ils veulent nous enfouir comme des rats d'égouts. J'ai allumé le cierge sur la table silencieuse, j'aime Sarah, j'aime les synthèses de Thomas, je n'ai toujours pas revu mon frère Benoît. Il faudrait arracher la langue à ces bavards de la télé, crûment, qu'ils aient le visage coulant de sang. Ou alors qu'ils aient aussi leur bicoque, qu'ils voient ce que sont nos vies, qu'ils forment des meutes où se mêlent des journalistes, des documentalistes de la vie, qu'ils nous assimilent dans la meute, qu'elle devienne sauvage puisqu'ils aiment ça. Sauvage mais réelle. Qu'ils disent ce que nous sommes vraiment. Je redeviens un monstre, je suis sale, je sens des plaques qui se diffusent dans mon corps. Papa, j'ai peur.

la télévision montre souvent des actes d'une violence effrayante. Elle détaille des drames dans les familles, elle jette à la figure des gestes agressifs, imprévisibles, sans considération des destructions qu'ils causent. Régulièrement, des affaires criminelles font les gros titres et des coupables sont désignés : des « schizophrènes », des « Asperger », des « bipolaires en phase maniaque ». Ce sont des mots avec lesquels je suis devenu un peu plus familier mais je ne sais pas toujours ce qu'ils signifient. C'est comme si la télévision donnait des statuts à la légère.

Dominique s'inquiète à chaque fois qu'elle tombe sur ces informations. Elle me dit que ça donne une mauvaise image de ceux qui ont des maladies mentales, qu'on se méfie d'eux, qu'on en a peur, qu'on les met encore plus à l'écart. Puis elle ne me dit plus rien, elle se met à dialoguer toute seule à voix basse, à peine audible, une conversation qui semble très intense, avec des comptes à régler, des histoires à solder. Parfois, elle se met dans une colère noire. Souvent, elle sanglote en silence.

Je suis, moi aussi, soudainement devenu inquiet. J'ai peur que ces récits du téléviseur forment le regard que les gens vont porter sur ma maîtresse. Je commence lentement à comprendre que toutes ces personnes « avec des problèmes de santé mentale » que je rencontre au gré des mes balades dans le quartier sont, d'une manière, malmenées par les discours et les images diffusées par ces machines, comme s'ils étaient coupables de quelque chose, condamnés à prouver qu'ils ne sont pas l'idée qu'on se fait d'eux.

Peut-être faudrait-il faire d'autres machines qui pourraient raconter d'autres histoires, qui raconteraient les capacités et les souffrances, les relations de tendresse, qui donneraient la parole à Sarah, Thomas, Dominique ou encore la voisine. Peut-être aussi que de plus en plus d'humains partageront mon enthousiasme de chat.

Quelques auteurs inspirants

pour poursuivre au-delà du récit « Reconnaissance et émancipation »

Les notions de reconnaissance et d'émancipation demandent un climat favorable pour pouvoir éclore. Un travail de *climatisation* est donc nécessaire afin de cultiver des espaces viables, des possibilités de *participation* et des voies de circulation permettant tous les itinéraires pour les *identités* fortes ou vulnérables qui arpentent notre monde.

Climatisation

La climatisation interroge les atmosphères dans lesquelles nous vivons. Sont-elles chaleureuses ? Le climat est-il rude ? Car le quotidien se colore aussi en fonction des climats. Notre manière d'aménager le monde, nos villes, nos quartiers...crée des microclimats qui se révèlent tour à tour accueillants pour tous ou excluants pour certains.



Martuccelli D., *La Société singulariste*, Paris, Éditions Armand Colin, « Individu et société », 2010.

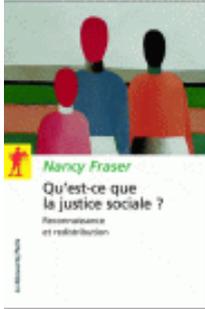
Nos sociétés sont marquées aujourd'hui par de multiples processus de singularisation. Ce nouvel idéal s'exprime partout et peut être rendu par l'injonction faite à tous « d'être soi-même ». Mais ce nouveau fait social déstabilise profondément les approches traditionnelles du social et de la politique. L'auteur cherche ici à établir une nouvelle articulation entre les enjeux collectifs et les épreuves des individus afin, rien de moins, que d'établir une sociologie pour les individus.

Pour les gens pressés, l'auteur a résumé l'ouvrage : Martuccelli D., « Grand résumé de *La Société singulariste*, Paris, Éditions Armand Colin, coll. individu et société, 2010 », *Sociologies* [En ligne], Grands résumés, La Société singulariste. URL : <http://sociologies.revues.org/3344>



Caillé A. (sous la dir. de), *La quête de reconnaissance, nouveau phénomène social total*, Paris, La Découverte, 2007.

Dans des sociétés où les identités singulières cherchent à s'affirmer, la question de la reconnaissance devient centrale. Ce livre pose une question importante : pouvons-nous tous être reconnus, et reconnus à égalité dans nos singularités ? Une réponse est esquissée dans l'introduction en libre téléchargement (www.cairn.info/la-quete-de-reconnaissance--9782707153326-page-5.htm) De nombreux auteurs sont invités à développer leur pensée. À lire, entre autres, l'article d'A. Caillé, *Reconnaissance et sociologie*, où cette discipline devient un outil qui interroge cette aspiration contemporaine à la reconnaissance qui remplace peu à peu la lutte collective pour la redistribution de la richesse.



Fraser N., *Qu'est-ce que la justice sociale. Reconnaissance et redistribution*, Paris, La découverte, 2011.

Ici, c'est la philosophie politique qui est invoquée pour analyser la question de la reconnaissance. L'enjeu n'est plus simplement l'analyse d'un fait de société mais bien d'interroger la compatibilité et l'articulation de ce nouveau « fait social » qu'est la demande de reconnaissance avec l'engagement traditionnel de la gauche en faveur de l'égalité économique et sociale. Résumé en une question simple, cela donne ceci : « Peut-on être égaux si on est tous différents ? ».



Dans un article du journal *Le Monde* du 28.09.12, *Une morale pour temps précaires*, la philosophe Judith Butler s'interroge sur comment vivre une vie bonne quand les conditions sont difficiles. Et d'abord, qu'est-ce qu'une vie bonne exactement ?

À lire sur http://www.lemonde.fr/idees/article/2012/09/28/pour-une-morale-a-l-ere-precaire_1767449_3232.html

Identité

Notre société devient singulariste, c'est-à-dire que les grandes identités collectives (nations, religions, classes sociales, ...) s'effacent peu à peu devant l'exigence de reconnaissance des particularités qui font de chacun un être singulier. Qu'est-ce que ce changement implique pour une lecture du monde et des faits sociaux ? Quelles conséquences pour les individus ? Ces quelques livres peuvent nous aider à y voir plus clair.



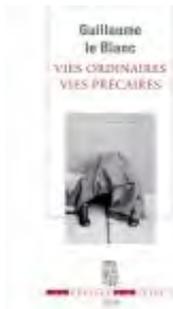
Maalouf A., *Les identités meurtrières*, Le livre de poche, 2001.

Dans ce livre devenu un classique, Amin Maalouf interroge les besoins d'appartenance qui forment nos identités. Ces identités sont-elles données ou construites ? Sont-elles figées une fois pour toutes ou en perpétuel remodelage ? Contre les illusions et les instrumentations dont les identités font souvent l'objet, il démontre qu'un humanisme ouvert est possible.



Goffman E., *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, 1963 ; traduit de l'anglais par Alain Kihm, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1975.

Le stigmate est un marquage des hommes. Il y a ceux qui sont normaux et ceux qui ne le sont pas (noirs, malades mentaux, homosexuels, juifs, alcooliques...). Erving Goffman interroge ce marquage qui assigne des places aux hommes.



Le Blanc G., *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris, Éditions du Seuil, 2007.

La précarité bouleverse les normes sociales. Guillaume Le Blanc nous raconte ici l'histoire des sans voix, des inutiles, des surnuméraires de notre société de compétition. Et s'ils avaient des choses intéressantes à nous dire, des histoires à raconter, pour construire une société décente ?

Et pour compléter, voici un article qui relate justement quelques-unes de ces histoires : Weller J.-M., « *Usagers, comme ils disent* (Entretien réalisé par Stany Grelet) », dans *Vacarme*, n° 12, 2000. À lire sur <http://www.vacarme.org/article27.html>



Le Blanc G., *Que faire de notre vulnérabilité ?*, Paris, Bayard Édition, 2011.

Quelle place pour les exclus dans notre société ? Quelles possibilités de parler et d'agir dans notre démocratie. Guillaume Le Blanc s'efforce de redonner une voix à ceux qui en sont privés.

Dans cet article, *Soi-même comme un étranger*, *La pensée de midi*, n° 24-25, 2008 pp. 125-135, Guillaume Le Blanc continue à nous parler des exclus, des méprisés. Il s'interroge sur ce qui donne ou retire la qualité d'humain à un individu et sur les conditions qui lui permettent ou non d'agir et d'appartenir à un monde plus vaste que lui-même. À lire sur www.cairn.info/revue-la-pensee-de-midi-2008-2-page-125.htm

Parce que la maladie mentale fait peur et est encore trop souvent associée dans les esprits à la dangerosité, voici un rapport qui objective un peu la situation :

Dangerosité psychiatrique : étude et évaluation des facteurs de risque de violence hétéroagressive chez les personnes ayant une schizophrénie ou des troubles de l'humeur, Haute Autorité de Santé, 2010.

A lire sur

http://www.has-sante.fr/portail/upload/docs/application/pdf/2011-07/evaluation_de_la_dangerosite_psychiatrique_-_rapport_dorientation.pdf

La maladie mentale draine encore aujourd'hui son lot de représentations négatives qui mènent à la stigmatisation des personnes. Ces documents permettent une meilleure compréhension de ce phénomène et donnent des pistes pour lutter contre la stigmatisation.

Jean Luc Roelandt, Aude Caria, Imane Benradia y Simon Vasseur Bacle, *De l'autostigmatisation aux origines du processus de stigmatisation. À propos de l'enquête internationale « Santé mentale en population générale : images et réalités » en France et dans 17 pays*, in *Psychology, Society, & Education* 2012, Vol.4, N° 2, pp. 137-149, sur <https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/4239058.pdf>

et

Association québécoise pour la réadaptation psychosociale, *La lutte contre la stigmatisation et la discrimination associées aux problèmes de santé mentale au Québec*, 2014, téléchargeable sur <http://aqrp-sm.org/wp-content/uploads/2014/04/cadre-de-referance-GPS-SM.pdf>

Participation

Être humain, c'est faire œuvre, c'est pouvoir participer à une vie plus vaste. Faire entendre sa voix dans la démocratie, travailler, construire des savoirs, faire profiter les autres de son expérience sont des revendications importantes pour les personnes qui ont des problèmes de santé mentale.



Payet Jean-Paul, Giuliani Frédérique et Laforgue Denis (Sous la dir. de), *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Presses universitaires de Rennes (PUR), coll. Le sens social, 2008.

Il est difficile de faire entendre sa voix quand on est disqualifié. Ce livre propose le concept « d'acteur faible » pour penser l'autonomie de ceux qui sont pris dans des relations asymétriques de dominance avec les institutions.

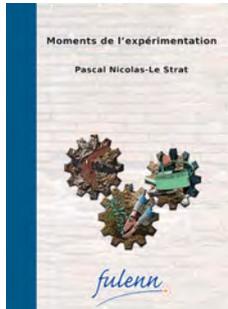
Un article examine ce nouveau phénomène qu'est la prise de parole des usagers de la santé : Lascoumes P., *L'usager, acteur fictif ou vecteur de changement dans la politique de santé ?*, dans *Les Tribunes de la santé*, 2003/1, à lire sur <https://www.cairn.info/revue-les-tribunes-de-la-sante-2003-1-page-59.htm>



Hirschmann A. O., *Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2011.

De quels moyens dispose-t-on pour exprimer son mécontentement ? Albert Hirschmann en examine deux : la défection (exit) et la prise de parole (voice). Fuir ou agir de l'intérieur ? Ces deux solutions peuvent être mises en œuvre dans des institutions variées : partis politiques, associations,

administrations, mariage... Les étudier permet donc d'éclairer les phénomènes sociaux, politiques et même éthiques, d'une lumière nouvelle.



Nicolas-Le Strat P., *Moments de l'expérimentation*, Editions Fulenn, 2009.

Ce livre est disponible en téléchargement électronique sur la page :

<http://www.le-commun.fr/index.php?page=moments-de-l-experimentation-fulenn-2009>

Des acteurs socio-économiques expérimentent, en pratiques et en pensée, de nouvelles manières de concevoir les institutions et de les gouverner. Ils interrogent ainsi les manières dominantes de faire société. Ce livre explore certaines de ces expérimentations.

Un article intéressant explore également ces questions :

CITTON Y., *Foules, nombres, multitudes : qu'est-ce qu'agir ensemble ?*, La Revue Internationale des Livres et des Idées, 01/06/2010. À lire sur <http://www.revuedeslivres.net/articles.php?idArt=527>

L'asbl « De link » dispense une formation de quatre ans permettant à des personnes qui ont vécu la grande pauvreté de devenir « expert du vécu » et d'être engagées professionnellement dans des administrations ou des associations pour y exercer des fonctions relatives au contact avec les populations très précarisées. Retour et interrogations sur cette expérience.

BLAIRON, J., *Le métier d'« expert » de vécu. Apports, limites et conditions*, Intermag, novembre 2013, à lire sur <http://www.intermag.be/analyses-et-etudes/socioeconomique/413-le-metier-d-expert-du-vecu-apports-limites-et-conditions>

Parce que le travail est le premier vecteur pour participer à la vie en société :

Pierre Moreau, *Quelle politique d'insertion dans les centres d'insertion professionnelle ? (I)*, à lire sur www.legrainasbl.org/index.php?option=com_content&view=article&id=412:quelle-politique-dinsertion-dansles-centres-dinsertion-socio-professionnelle-i&catid=54:analyses&Itemid=115

et

La Revue Nouvelle, *Les politiques d'insertion professionnelle*, janvier 2009 à lire sur <http://www.revuenouvelle.be/-Dossier-1121->

Des rapports examinent aussi cette question de la participation :

BECHER K., VANDENBROECK P., WOUTERS A., *Les patients, partie prenante de la politique des soins de santé. Faire entendre d'autres voix*, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin, février 2008, à télécharger sur <https://www.kbs-frb.be/fr/Virtual-Library/2008/294989>

LEYS M., REYNTENS S., GOBERT M., *La participation des patients dans la politique des soins de santé. Revue de la littérature et aperçu des initiatives internationales et belges*, Bruxelles,

Fondation Roi Baudouin, octobre 2007, à télécharger sur <https://www.kbs-frb.be/fr/Virtual-Library/2007/294967>

DENIS A. & TELLER M., *Leviers pour une meilleure participation des patients. Nouvelles pratiques et possibilités de reconnaissance et de financement*, Bruxelles, Fondation Roi Baudouin, septembre 2011, à télécharger sur <https://www.kbs-frb.be/fr/Virtual-Library/2011/295141>

Vous pouvez trouver plus d'articles et d'auteurs sur le site du Centre Franco Basaglia, www.psychiatries.be

Hospitalité

Évelyne déposa songeusement sa tasse de café en se détournant du regard de Juliette. Elle ne parvenait pas à sentir, encore moins à énoncer ce qui avait enlisé la conversation. Elle devint triste et se leva alors de table avec l'intention de cuisiner quelques pains perdus. Elle se dit que Juliette s'était peut-être levée de mauvaise humeur, qu'elle était descendue de sa chambre sans désir d'aucune discussion, encore moins avec sa mère. Mais cette explication trichait avec la réalité, Évelyne le savait, Juliette était vive et fraîche. Un désaccord s'était vraiment creusé sur l'hospitalité dans la maison.

Un vide et un silence s'étaient installés dans la cuisine sur fond de grésillement du beurre dans la poêle. La table du petit-déjeuner pourtant festive ne parvenait pas à rehausser l'ambiance. Il y manquait d'ailleurs les fruits que l'hôte précédent, iranien, déposait en abondance jusqu'à dimanche passé. Il manquait aussi de ses paroles enjouées sur les façons de cueillir les abricots ou les confire dans son village du Kurdistan. Son départ de la maison avait été précipité. Maintenant, son absence se révélait et ajoutait de la nostalgie à la tristesse soudaine de ce dimanche matin. Sa voix balbutiant dans notre langue, ses anecdotes exotiques, son engagement hésitant dans les conversations plus profondes, plus culturelles, toute cette présence resurgit pour basculer à l'instant dans le souvenir. Un lointain déchirant ouvrit une brèche dans le cœur d'Évelyne. Toujours, la maison avait accueilli des hôtes. Elle ne comprenait pas le changement de cap de Juliette, son hésitation, son revirement, les raisons ou les méandres compliqués selon lesquels elle semblait maintenant refuser d'accueillir un nouvel hôte. En déposant les pains perdus sur la table, Évelyne croisa le regard de sa fille qui avait capté son désarroi.

Avec l'habitude, Juliette s'était fait une raison. Elle s'était accommodée de ces hôtes comme d'un état de choses qu'elle devait accepter de sa mère. Ces gens étaient un envahissement dont elle aimait se plaindre et pour lequel elle éprouvait aussi un certain charme, voire une fierté quand elle racontait sa vie de famille à ses amies. Elle savait qu'elle flottait sur des sentiments contraires. Elle pouvait évoluer avec cette ambiguïté, mais aujourd'hui la situation semblait plus tranchante, la contradiction plus aiguë. Elle se sentit poussée à s'expliquer : « Avec Bernard, on est dans toute autre chose, avait dit tranquillement l'adolescente. Tu te rends compte qu'il a arraché en douce le papier peint des murs de son appart parce qu'il les pensait empoisonnés ou infectés ou ... on ne sait même pas ce qu'il a vraiment dans la tête. Ce gars-là est fou. Tu t'imagines s'il fait des trucs pareils dans la maison. Ça peut être complètement imprévisible. Ça peut même être dangereux. »

Évelyne écoutait tranquillement, mais elle sentait l'agacement prendre le dessus sur la tristesse et la déception. « Dangereux ... dit-elle calmement. C'est un peu rapide, non ? Différent, étrange, je veux bien, et pour ma part, cela ne justifie en rien un refus de l'accueillir. » Le désir d'hospitalité d'Évelyne était né dans l'enfance et la ferme familiale. La table débordait alors des volailles de la basse-cour, des fromages affinés par sa mère et des salaisons pendues dans le fumoir. Chaque jour, un habitant du village, un passant, un ami venait partager le repas. La famille s'était toujours élargie d'un voisin démuné, d'un vieux, handicapé par le labeur ou la dureté de la vie paysanne, ou d'un malade de l'hôpital psychiatrique d'à côté, accueilli pour un temps. Elle en avait appris une sorte d'égalité entre les humains. Aujourd'hui, cette atmosphère lui revenait sans trop de nostalgie, car cette histoire paysanne et villageoise était alourdie de souvenirs rustres où les corps étaient engloutis dans les labeurs de la ferme comme

dans un ventre incestueux. Elle se souvint soudain qu'elle n'avait jamais eu peur des fous. Sans doute parce qu'à cette époque elle les abordait toujours par les jeux de l'enfance et qu'elle inventait spontanément des suppléments d'histoires magiques pour colmater ce que les adultes auraient probablement trouvé incongru. Elle avait conservé de ce temps une conviction, presque une norme morale, que la vie passait par une hospitalité vis-à-vis des plus vulnérables, car ceux-ci apportaient la richesse de leur monde. Le mot « solidarité » ne convenait pas pleinement pour qualifier la nature profonde de son éthique de vie, avait-elle dit un jour. L'hospitalité avait, en supplément, comme un pouvoir magique, elle transformait la férocité en non-violence active, elle déployait un monde spirituel qui réenchantaient les communautés de vie quotidienne. Aussi sa vie à elle avait été bien souvent transfigurée par ses hôtes, glissement-reflet de la richesse de la langue où se contractent dans un même mot les mouvements de la personne accueillie et de celle qui l'accueille.

« Et ici, qu'est-ce que Bernard va faire de ses journées, avait continué Juliette. Les voisins ne sont pas vraiment cools, tu le dis toi-même. Nous ne sommes plus au temps de ton village où les fous étaient dans les fermes. Il n'y a pas de travail pour lui et les gens, ici, ils aiment vivre tranquilles chez eux. Ça ne va être gai pour personne. C'est vraiment chercher les problèmes. Est-ce qu'on va seulement avoir une conversation un peu sensée avec lui? Je sens que cela va être lourd. » Juliette débarrassa la table. Elle savait qu'elle avait troublé sa mère. Elle rassembla ses forces, car elle sentait qu'elle devait conclure. « C'est mieux que cet homme ne vienne pas vivre ici. »

Le corps d'Évelyne se raidit, tendu par une agressivité qu'elle s'efforçait de contenir. C'en était trop, pouvait-elle tolérer que sa fille tranche pour elles deux? Cette conclusion hardiment posée par Juliette du haut de son adolescence attaquait les équilibres de leur fonctionnement familial. Et quand Juliette demanda, « Maman, vendredi soir je vais dormir chez Sarah. Et samedi, je peux inviter Ludovic, Bastien et Marjorie? », Évelyne voulut contre-attaquer, déverser sur sa fille ses angoisses rageuses devant une modernité incapable de prendre soin d'une quelconque communauté, même aussi simple qu'une famille et une maison. Car ces va-et-vient incessants entre jeunes lui donnaient l'occasion de rétorquer point par point... l'indélicatesse de l'un, les relations douteuses de l'autre, son indisponibilité ce samedi soir qui l'obligeait à modifier ses plans... S'il fallait caler sa vie dans une défense de son petit bien-être, ses jeunes n'avaient pas à franchir le seuil de la maison ce week-end.

Évelyne s'abstient de faire monter la discussion en haut d'une montagne d'où elle jugerait sa fille autant que notre modernité. Elle n'avait pas non plus la force de se raconter, d'évoquer une fois encore son enfance et son adolescence à la ferme et au village. Elle sentit qu'elle n'avait plus prise sur la discussion. Elle tombait loin de sa fille, de notre monde. Elle sentit un vide. Elle revit sa fille vêtue des vêtements de son amie Marjorie, qui portait ceux de Violaine qui probablement donnait les siens à d'autres encore. Évelyne perçut qu'elle était prise en flagrant délit de possessivité vis-à-vis de ce que l'on croit être à soi, être privé, non partageable. Elle était prête à investir en sa fille, la rendre belle, elle était tellement fière d'elle. Mais quand elle la voyait revenir avec ses jeans troués, enfin, ceux de ses copines, elle ne pouvait faire autrement que se sentir frustrée de savoir que ce qu'elle avait acheté avec sa fille, pour sa fille, subisse finalement un autre destin. Elle, aussi, était prise par la vague d'une étroitesse d'esprit, d'une intolérance à la circulation des biens par laquelle sa fille réinventait peut-être le partage et la communauté. Mais cette lueur ne suffisait pas à relancer le dialogue. Évelyne craquait. Elle se trouvait minable, décalée, incapable de parler à la jeunesse. Pour la première fois, elle

aurait abandonné un homme, Bernard, si ce n'est que, pour elle, l'hospitalité était une joie, une force et elle n'avait pas envie de se laisser périr.

[Un mois plus tard]

Évelyne aimait ce court instant d'attente après avoir sonné à la porte du service de santé mentale. Il annonçait leur rendez-vous hebdomadaire du cours de claquettes et résonnait aussi de tous ces moments de complicité liés à ce qu'elles s'échangeaient Carole et elle, de leurs vies personnelle et professionnelle.

La porte s'ouvrit, Évelyne entra dans le dédale. Le bâtiment était un assemblage de ce qui avait constitué jadis une maison d'habitat, un entrepôt et des ajouts d'arrière-cuisine, de vérandas et de remises greffés par les occupants successifs. On était à l'opposé du fonctionnalisme extrême des hôpitaux d'aujourd'hui. Il lui semblait que tous ces petits espaces « perdus » et irrationnels formaient, comme les jeux avec les fous de son enfance, autant de places pour que chacun puisse y trouver la sienne, non assignée, et l'habiter. Après un drôle de couloir dont les murs étaient étrangement tapissés de conseils de santé et de tableaux d'artistes, Évelyne s'arrêta quelques instants dans la salle d'accueil. Un homme vint lui serrer la main, « bonjour, je m'appelle Cyril ». Évelyne se laissa surprendre. Elle répondit presque amicalement sur le même ton trop direct pour des personnes qui ne se connaissaient pas. Cyril enchaîna de suite pour lui demander si elle avait déjà vu le film « The Danish girl ». Bien qu'Évelyne aimait ces contacts plus transgressifs et plus rapides qu'ailleurs, elle laissa la question en suspend et poursuivit son parcours par une cour intérieure qui servait aussi de petit potager, puis elle ouvrit la porte de la véranda qui donnait vers une cuisine. Seul, un homme s'y versait en silence une tasse de café. Il lui en proposa une, oubliant le bonjour comme prémisses au contact. Cette cuisine constituait le sas d'entrée de l'atelier artistique où travaillait Carole.

Carole était encore occupée auprès des artistes accueillis. Elle était aux aguets avec chacun, de manière à boucler un atelier qui chaque fois se transformait en gageure où elle laissait se concilier des enjeux indécis : laisser son œuvre ou la reprendre, la soumettre au regard de l'autre, laisser d'autres s'y frayer un chemin, suspendre son travail et le confier à demain.

Évelyne eut l'intuition de ce moment délicat et ne se précipita pas dans l'atelier, mais saisit l'occasion du café proposé. Le dédale du bâtiment lui parut plus qu'à l'accoutumée l'inviter au voyage intérieur. Suspendue à cette invitation, elle se laissa glisser dans cette zone intermédiaire, ni en soi, ni hors de soi, cette zone de semi-dévoilement de soi à soi suscité par la surprise d'une rencontre imprévue, d'une timidité non avouable révélée par un croisement des regards et des visages. Elle se sentit reçue. Elle n'avait pas vu "The Danish girl", cette question résonnait encore en elle. Pourquoi n'avait-elle pas pris le temps d'y répondre ? Cette question n'était pas arrivée à point dans son programme qui la menait vers son amie. Il lui avait fallu encore quelques mètres de dédale pour s'accorder l'expérience d'une rencontre, prendre le temps de se laisser interroger, se laisser embarrasser.

- « Sans sucre et sans lait s'il vous plaît ! »

Elle qui aimait accueillir dans sa maison se retrouvait de l'autre côté de la rencontre, un peu mal à l'aise, incertaine, cherchant à accueillir l'accueil d'un solitaire qui ne vous demande rien,

sinon de recevoir. Elle était en train de s'apercevoir que l'hospitalité se jouait aussi dans ces moments de la quotidienneté et qu'elle avait tendance à aller trop vite, à passer outre. Il lui manquait parfois comme une souplesse intérieure à se laisser affecter. Elle se trouva un instant trop rigide, ou peut-être plutôt trop abstraite, trop lointaine quand elle se sentait troublée par des inconnus. Elle revint vers l'homme du café :

- « Vous êtes artiste aussi ? »

Il marmonna entre ses dents comme en écho... *la vie d'artiste...* Évelyne comprit qu'elle n'en saurait pas plus, dégusta encore quelques instants la saveur de ce moment partagé qu'elle chercha à suspendre dans le temps. Elle remercia pour le café et poussa la porte suivante, entrant spontanément dans l'atelier puisqu'avec l'habitude elle avait assimilé une sorte d'ambiance de la maison où elle se sentait libre de circuler pour rejoindre son amie.

À l'autre bout de l'enfilade des pièces qui composaient le labyrinthe de l'atelier, Carole fit un signe évasif à son amie qui alla s'installer à une table barbouillée de couleurs acryliques. Les participants rangeaient lentement leurs dessins dans des cartons disséminés dans le capharnaüm des étagères de récup. Évelyne observait l'atelier se vider progressivement en participant de loin aux conversations de séparation. Elle regardait Bernard traîner lentement avec ses dessins et sa solitude. Il fut le dernier à s'en aller. Sur le chemin, il est venu saluer Évelyne, lui tendre la main, s'abaisser un peu, car son corps était mince et long, puis il lui dit tendrement « bonjour, vous allez bien », il lui sourit. Il écouta sa réponse pourtant banale avec beaucoup d'attention et s'en alla. Cette fois, Évelyne se laissa pleinement affecter. Elle sentit la gentillesse et la tristesse. Mais aussi que ses sentiments n'étaient que peu en regard des enjeux d'une hospitalité véritable que notre société était loin de proposer à ces hommes.

Carole vint s'asseoir et se détendre à la table de son amie : « Cela me fait plaisir quand tu passes à l'atelier. Ta présence m'encourage. J'ai eu une drôle de matinée. Parfois, je quitte une rencontre à la fois triste et heureuse, je ne sais pas très bien. J'ai essayé de rétablir une relation entre une aide familiale et une patiente, une femme très mélancolique, qui a du mal à se déplacer, aussi parce qu'elle est très lourde. L'aide familiale l'accompagnait faire quelques courses, puis cette patiente n'a plus voulu. La balade dans le quartier jusqu'au magasin excédait ses forces. Finalement, cette patiente donnait ses instructions pour les courses, dont une somme faramineuse allait d'ailleurs au chat. La relation s'était progressivement limitée à ce service. Une forme de solidarité répétitive, mais humainement un peu triste. Cette rencontre m'a fait redécouvrir deux très belles personnes, très soucieuses l'une de l'autre. J'ai eu le sentiment que des gestes d'attention s'étaient redéployés. Nous sommes finalement restées une heure à nous parler vraiment. Mais je ne sais pas si ces gentils élans tiendront longtemps dans la chaleur étouffante de cet appartement où même le chat reste avachi sur son coussin. L'hospitalité, ce sont tous ces moments que nous avons réussi à créer à plusieurs. Je les sens toujours très fragiles. Ce sont des mondes qui peuvent s'évanouir. Ce n'est pas facile d'en prendre soin. Je ne suis jamais sûre d'avoir offert assez d'attention. »

Évelyne aimait l'humilité de son amie. Sa façon d'aborder l'existence par tâtonnements s'accompagnait d'un goût pour l'inconnu et d'une critique de soi qui enrichissait le sens de la vie. Aussi Évelyne prenait-elle beaucoup de plaisir à partager leurs vies quotidiennes, mais souvent il lui semblait que la conversation ne s'élevait jamais assez haut. Bien qu'elle aimait rester au ras de la rencontre, autrefois il lui semblait que la ferme, les habitants du village

parvenaient à créer une communauté, un ensemble vivant plus vaste que chacune des relations. L'accueil à la ferme assignait une place, donnait des responsabilités diverses dans le fonctionnement auquel chacun devait prendre part, le fou y compris. Peut-être qu'on s'émancipait plus difficilement de sa place, mais au moins tout le monde en avait une. C'est l'absence de cet élan plus communautaire et de la jouissance d'un monde vécu tous ensemble qui faisait souffrir Évelyne et qui l'empêchait de rejoindre pleinement son amie dans leurs conversations.

Le travail de Carole dans le service de santé mentale constituait d'ailleurs un métier qu'Évelyne n'était jamais parvenue à qualifier précisément. C'était une voyageuse, elle aimait peindre à l'atelier avec les autres participants, elle aimait accompagner ces mêmes personnes dans la commune pour aller faire quelques croquis extérieurs, elle aimait rendre visite. Ici, en ville, tout était toujours à refaire, les rôles à trouver, les liens à construire. Les échanges engagés étaient souvent à reprendre, car l'anonymat guettait toujours et menaçait d'absorber l'étoffe des relations. Dans ce brouhaha inconsistant, Carole traçait inlassablement son chemin d'un bout de passion pour l'art, d'un brin d'obstination à créer du lien, à repêcher ceux qu'elle présentait trop proches d'une désolation ou d'un isolement qui ferait périr. Aussi loin qu'Évelyne se souvienne, déjà dans leur jeunesse à l'école, Carole avait toujours plongé une main tenace dans l'adversité des autres pour tenter de transformer le destin. Son désir était palpable et communicatif. Cela devait sans doute l'être aussi pour ces personnes auxquelles elle tentait de venir en aide et pour ses collègues dont elle parlait peu, malgré ses tics de langage : « à plusieurs », « collectif », « en équipe multidisciplinaire » ...

Carole et Évelyne se levèrent pour quitter l'atelier par la cuisine, la véranda puis la petite cour tout en continuant à bavarder. Évelyne demanda des nouvelles de Bernard. « Il m'a semblé très calme, très paisible quand il a quitté l'atelier. C'est Juliette qui finalement s'inquiète de lui. Je ne comprends toujours pas ce qui l'a poussée à un refus si péremptoire.

- « Oh, je comprends que l'on n'ait pas envie d'être envahi par ces gens dans sa maison, lui répondit Carole. Moi, quand je rentre chez moi, toutes ces histoires me poursuivent. Je ne suis pas certaine que je pourrais aller au-delà. C'est ainsi.

- Les adolescents ont aussi leurs questionnements, répondit Évelyne dubitative. Ils ont aussi des clans, des envies de liens et des rejets de la différence. Ils ont aussi des débats entre eux sur l'intolérance, les conflits de loyauté, ce qu'ils appellent gratter l'amitié ou faire le lâcheur. Ils sont souvent capables de dénoncer la cruauté de l'un ou de reprocher le côté caméléon de celui qui est trop conforme à ce qui est de mise du côté du pouvoir. Peut-être ne suis-je pas arrivée à transmettre à Juliette les valeurs qui permettraient finalement de trancher ces ballottages. Un jour, elle refuse à Bernard toute hospitalité et aujourd'hui elle me demande de lui remettre son bonjour. Elle semble voyager au gré des discussions et des liens qui se font et se défont.

- Le mieux, répondit Carole, est encore d'accueillir leurs incohérences et leurs éventuelles erreurs comme la marque d'une recherche. Car la réalité n'est-elle pas intrinsèquement contradictoire et truffée d'éléments incompatibles ? Nous tentons de mettre de l'ordre dans notre société et pourtant sans ces personnes qui mettent le désordre que deviendrait-on ? Il faudra toujours réinventer, dit-elle avec plaisir. »

Dehors, il pleuvait à verse. Les rues étaient devenues désertes. Carole chercha les clés dans son sac, elle ferma la porte du service de santé mentale comme on ferme celle de sa maison et se tourna vers son amie sous l'espace du parapluie qui les protégeait toutes les deux.

- « Bernard s'est fait expulser de son logement, lui confia Carole. Je ne sais pas vraiment où il loge. J'ai peur pour lui. »

- Et cette nouvelle aussi, tu veux que je la prenne comme une incohérence ? Qui est la marque d'une recherche ? Je ne doute pas que tu iras à l'aide de Bernard, mais jamais tu ne donnes d'espoir que notre société puisse vivre au-delà du chaos grâce à des valeurs partagées. Parfois, tu me rends triste, Carole. »

[Un mois plus tard]

En racontant les aventures des hôtes de sa maison, Juliette s'était fait une réputation de défendre la parole des immigrés auprès de ses amis. La gauchiste de l'école ! Elle sentait maintenant la nécessité pour eux, mais aussi pour elle, d'amener leur débat d'adolescents sur la place des malades psychiatriques dans notre société et, évidemment, elle pensait plus particulièrement à Bernard. Elle décida de les amener au 27, où Carole participait ce soir à une sorte de vernissage des œuvres de son atelier. Avant, au lieu de « 27 », les gens disaient souvent « le squat », mais la commune et quelques associations dont le Rotary et une maison médicale avaient investi le lieu. Celui-ci s'était transformé en chantier pendant des mois. Le résultat n'était pas achevé, les murs conservaient les traces de papiers peints arrachés et il fallait remplir un seau d'eau chaude pour se laver dans la baignoire. Mais les dix chambres avaient complètement été remises à neuf et les pièces du rez-de-chaussée respiraient une bonne ambiance où se sentaient les contributions de chacun dans des mobiliers de récupération, des aménagements de bric et de broc dépareillés, mais qui finalement avaient fière allure.

Juliette avait parlé à ses potes de ce que sa mère et Carole appelaient *l'art brut*, et il avait fallu les convaincre "à fond", d'une part pour l'art et d'autre part pour sa qualification de brut.

Ludovic lui avait répondu : « C'est quoi ct'enroule ? Les expositions, c'est la loose. Moi je propose autre chose : on se retrouve après au coin de la rue et on va faire un billard. »

- « Mais non ! avait-elle insisté, c'est pas ce que tu crois. J'suis déjà allée, je connais des artistes là-bas, c'est pas chelou comme dans certains musées. C'est une teuf avec des peintures. Les gens sont parfois étranges et leurs œuvres, elles déchirent ! On voit pas ça souvent. » Il avait encore un peu résisté, mais Juliette y avait mis un point d'honneur : « Ce lieu c'est la *vraie vie* ! » lui avait-elle dit.

Le plus réticent avait été Bastien. Il ne comprenait pas ces plans qui n'étaient pas une vraie détente. Chaque fois qu'il avait été confronté aux hôtes de la maison d'Évelyne, il restait silencieux. Les étrangers avaient reflué d'un monde qui ne le touchait pas. Bastien était un peu plus âgé que Juliette. Il terminait une qualification professionnelle en menuiserie et avait déjà un patron. Juliette aimait son application, sa minutie, il l'avait accompagnée dans une adolescence qui s'était déroulée sans problème. Bastien savait que, plus que la question de l'art, la présence de Bernard au 27 stimulait Juliette. Pour lui, c'était du « n'importe quoi » d'accueillir un gars « comme ça » avant qu'il soit soigné. Ça allait lui faire plus de tort que de

bien. Juliette avait dû tirer plus encore Bastien que Ludovic pour les amener à partager ses désirs, à la fois tenaces et hésitants. Elle avait besoin d'une approbation du groupe.

En fait, Juliette ne s'y repérait pas beaucoup plus que ses amis, mais de cette petite longueur d'avance, elle tenait à transmettre ce qui déjà l'avait touchée sans trouver nécessairement les mots pour le dire. Il fallait les baigner dedans, leur complicité en ressortirait peut-être d'autant plus grande et elle-même, qui sait, plus consciente de ce qu'elle pouvait déjà donner. Elle sentait que les adultes abordaient eux-mêmes cet art et ces personnes avec une forme d'humilité, une ouverture à ce qui serait susceptible de les surprendre eux-mêmes quelle que soit leur connaissance de l'Art. Ce qui s'y passait n'était pas seulement un étalage de productions, mais une rencontre d'objets vivants et palpitants. Elle sentait que ces œuvres restaient intimement liées à la vie de leurs auteurs et que tenter de s'en approcher était une manière de rencontrer leur réalité, même si rien d'explicite ne s'en disait. Elle soupçonnait aussi que sa venue à elle, l'intérêt qu'elle pouvait leur porter pourrait aussi apporter quelque chose à ces auteurs... un win win quoi !

Les habitants du 27 avaient préparé un repas végétarien. C'était toujours végétarien au 27, du moins chaque fois que Juliette y avait soupé. Elle ne venait pas assez souvent pour connaître tous les habitants, hormis un réfugié qui était installé dans la maison depuis les débuts du squat et un étudiant qui y tirait sa troisième année. Il s'appelait Adrien et leur proposa la visite guidée.

Ludovic déclina : « Thanks ! Je regarde de mon côté avec Bastien ». Mais ils eurent tôt fait d'être embarqués dans les commentaires d'un artiste exposant pour qui cela ne faisait aucun doute, ce qu'il avait à en dire devait être dit. Leur baptême du feu allait se produire dans le hasard et l'urgence d'une rencontre qui rapidement les plomba. Mais c'était moins les tableaux et l'art vantés par cet enthousiaste qui se la pétaient un peu qui dérangaient Bastien. Plutôt « le projet du lieu » comme ils disaient ici, au 27. Un « radeau », pour Bastien qui comprenait qu'il faille accueillir ces gens-là, mais qui ne voyait dans cette maison où tout était à moitié fini qu'une baraque transitoire où il n'aurait vraiment pas aimé vivre, puisque l'artiste allumé lui avait posé la question. Même les tableaux présentés ce soir avaient un côté mal léché. Cet artiste tout de même vraiment sympa racontait les bouts d'histoires que ces peintures évoquaient, des cauchemars, des lumières abstraites, « l'esprit récup » des collages plutôt mal foutus de revues déchirées, mais tout cela n'inspirait pas Bastien. Pour lui, cette maison n'était pas habitable. Elle était à mille lieues de ce qu'il aurait aimé bâtir pour Juliette.

Voyant la scène, Adrien dit à Juliette : « Il faut parfois y aller sans trop se poser de question. Faire confiance n'est pas toujours le parti d'une future victime. » Ce mot réveilla chez Juliette l'épisode de sa prof d'anglais, le brouhaha en classe, l'énerverment parfois maladroit de sa prof, le bras de fer où les adolescents complices et surnuméraires prennent le dessus malgré le pouvoir du prof et le moment de rupture où la prof craque, fond en larmes et les élèves de se dire, d'un sourire en coin : quelle victime ! Un mélange de sentiments étranges l'envahit et elle se rendit compte qu'ici ces rapports de force étaient si pas inexistantes, du moins différents. Il y a toujours bien sûr l'envie de plaire, mais comme quelque chose où il ne s'agit plus de prouver... plus rien à prouver ? Quoi alors ? D'abord s'ouvrir et se laisser porter par ceux et celles qui se sont risqués encore, malgré tout ce que l'on peut supposer et qui peut faire même frémir, malgré tout cela, se risquer encore ... ou peut-être grâce à cela ? Parce que cela, alors qu'avant, non, c'était plutôt prouver. Et maintenant quoi ? Elle ne trouvait pas le mot, mais

déjà elle sentait que les couleurs, les formes la touchaient différemment. Parcourir l'exposition fut un voyage en soi durant lequel l'univers du 27 se transfigurait, la retournait. Adrien lui avait donné à elle et Marjorie, quelques clés de compréhension des œuvres exposées, chez l'un un souvenir de son pays d'origine, chez l'autre, l'espoir d'une vie meilleure, chez un autre encore des cauchemars lancinants ou des images prélevées de magazines trouvés au hasard d'un cabinet de psychiatre... Elle ne vit pas les œuvres de Bernard, il n'était d'ailleurs pas là ce soir, ce qui lui laissa toute la latitude pour se laisser aller dans cet univers de sensations qui lui semblait de moins en moins hostile. L'expérience était gratuite, c'est peut-être quelque chose qui lui avait manqué auparavant, pouvoir rencontrer ces personnes et ce qu'elles ont à dire sans devoir d'emblée se positionner par rapport à son univers personnel et intime, son attachement à sa mère, et son besoin de sécurité.

Le refus de Juliette d'accueillir Bernard à la maison avait été une décision brutale, mais elle n'arrivait pas à se faire une idée concrète de ce que pourrait être une relation au quotidien avec un homme comme celui-là. Ce qu'elle entendit pendant le souper ne rendit pas son imagination plus claire. Bernard était manifestement soucieux des autres habitants, il partageait souvent son repas que chacun cuisinait individuellement. Généreux dans son contact, assez souriant. Juliette sentait que les habitants l'aimaient bien. Elle ne comprenait pas alors pourquoi il était fou, pourquoi il allait aussi au service de santé mentale de Carole. Est-ce qu'il y avait un problème ? Ce n'était pas très clair. Peut-être que les habitants ne voulaient pas en parler, peut-être par respect ? Bernard souffrait beaucoup apparemment. Mais ce n'était de nouveau pas très net, si cette souffrance était dans le corps, ou dans la tête. Les habitants appelaient souvent la maison médicale quand il allait trop mal parce que par lui-même il n'appelait pas. Cela semblait avoir été convenu ensemble comme cela, mais ce n'était pas si clair, car Bernard semblait reprocher aux habitants d'organiser des choses dans son dos, de changer les règles pour le torpiller, d'insister sur la prise de ces médicaments qui lui coûtaient cher et dont il n'avait pas toujours le sentiment qu'ils l'aidaient. Juliette espérait mieux comprendre ce qui faisait les problèmes de cet homme, tout lui semblait encore plus confus maintenant.

Juliette se demanda pourquoi il n'était pas là ce soir. L'après-midi s'était très mal passée. Il a crié sur tout le monde. Il a voulu arracher les peintures en train d'être accrochées. En tout cas, il n'était pas question de suspendre les siennes. Les habitants n'ont pas très bien compris, car Bernard leur demandait d'arrêter avec « tout cela » et il s'énervait encore plus quand les autres tentaient de lui parler, même tranquillement.

Ce n'était quand même pas possible d'accueillir un homme "comme ça" à la maison, se disait Juliette, mais elle n'avait plus peur. C'était plutôt qu'elle n'y comprenait rien et qu'elle ne voyait pas comment ce serait possible de vivre avec Bernard au quotidien, que c'était l'affaire des professionnels. Plusieurs réalités semblaient s'entrechoquer en lui, de l'inquiétude pour sa famille, aux difficultés de la vie quotidienne, en passant par une certaine incompréhension de nos institutions et ce qui paraissait être des voix, des signes, des parasitages dans sa tête. Elle se dit que cela faisait beaucoup pour un seul homme et que cela devait créer une forme d'inconfort permanent, d'intranquillité en quelque sorte.

[Un mois plus tard]

Carole, Juliette et Évelyne décidèrent de descendre au rez-de-chaussée du service de santé mentale, dans l'atelier artistique, puisqu'elles s'étaient retrouvées penaudes. Le rendez-vous avait foiré. Bernard n'était pas venu et le médecin s'était désisté. C'était décidément un plan foireux et Juliette était sur le point de revenir sur sa décision. Comment était-il possible qu'un homme dans la rue puisse refuser une proposition d'être accueilli dans une famille ? Pour Juliette, la situation était incompréhensible. Ce gars-là se fout vraiment dans la merde. Il empire sa situation. Tout le monde se montre hospitalier avec Bernard, les habitants du 27, etc. C'est lui qui a un problème, qui ne veut pas s'en sortir.

Évelyne ne put s'empêcher de rétorquer : « Ce n'est pas si simple ! » Juliette se renfrogna.

Le médecin avait téléphoné à Carole pour prévenir qu'il était contraint par un rendez-vous urgent. Il soutenait pleinement les initiatives qui étaient prises avec Bernard, il restait vraiment disponible, disait-il, mais dans la maison médicale la situation de Bernard provoquait des tensions. Cela prenait beaucoup de temps pour des résultats qui n'étaient pas visibles. C'était lourd parce qu'il était parfois vraiment agressif dans la salle d'accueil s'il n'était pas reçu par un médecin ou par l'assistante sociale. Les accueillantes étaient patientes, elles pouvaient gérer avec humour, mais beaucoup ne savaient plus ce que la maison médicale apportait vraiment à Bernard. Il prenait son traitement vraiment à sa manière, ce qui le rendait inefficace. Il y eut un bel investissement collectif pour qu'il puisse vivre au 27. Pour la maison médicale, ce fut une expérience de santé communautaire très prenante, riche, mais difficile. Les colocataires du « squat » ont été très impliqués, très patients, très créatifs. Ils ont usé de trucs et d'astuces pour décaler les moments d'agitation et de colère confuse de Bernard : lui laisser du temps, revenir vers lui par petits bouts, mettre de la musique douce... Ils ont été jusqu'à lui céder une pièce, qui servait de coin détente à la collectivité, pour qu'il puisse habiter un espace supplémentaire et y créer une atmosphère protectrice. Accueillir cette folie et lui donner une place réelle étaient un des grands défis du « squat ». Il fallait à tout prix s'ouvrir et vivre comme n'importe quel citoyen, certains, les antipsychiatres, allaient jusqu'à dire « Il faut mettre à distance l'hôpital ; c'est lui qu'il faut mettre entre parenthèses et non la folie ». Ce n'était plus simplement le projet du « squat » ou d'une maison médicale, mais celui d'un réseau d'associations. Il y avait du possible. Ce désir furieux d'expérimenter 'hyper concrètement' l'hospitalité de la folie avait conduit tout le monde un peu trop loin. Les colocataires du 27 sentaient leurs fragilités et ne pouvaient plus nier les difficultés qui pétrifiaient leur vie quotidienne. Ils avaient besoin d'échanger, de débattre, de faire le point, entre eux et avec d'autres. Ils désiraient que ce débat puisse se faire en présence de soignants ; que toutes les personnes qui côtoyaient ou avaient côtoyé Bernard viennent. Et pourquoi pas en sa présence ? Ils avaient le sentiment que ces échanges seraient un moyen de mettre à jour les trompe-l'œil qu'ils avaient créés ensemble. Peut-être pourront-ils décider de ce qu'il y avait à faire pour se rapprocher le plus authentiquement de leur désir commun ? Mais finalement la maison médicale s'était retrouvée en plein dans les délires de Bernard et une partie de l'équipe estimait qu'il aurait mieux valu rester en retrait. Ce n'était pas leur rôle, le service de santé mentale ou l'hôpital étaient probablement plus à même pour prendre le relais. Aujourd'hui, les soignants n'étaient plus sûrs de rien et avaient bien des difficultés à énoncer une ligne de soin cohérente. Peut-être que dans l'ensemble de la patientèle, il fallait mettre la priorité sur des gens qui ont autant besoin de soins, mais qui sont plus compliants aux traitements. Cette idée n'évacuait pas celle d'assurer les soins et donc l'accueil de toutes personnes en souffrances sur le territoire de la maison médicale. L'ombre d'un clivage se dessinait et il n'était pas question

de l'accentuer. Peut-être que pour des situations comme celle de Bernard, cette proposition de squat restait à envisager et la maison médicale voulait maintenir la discussion ouverte.

« Heureusement que nous n'avons pas invité Bastien à cette rencontre, s'était exclamée Juliette. L'affaire aurait été classée !

- Mais Bernard n'est pas aussi définitif, lui avait répondu Carole. Il revient au 27, il n'a jamais cessé sa relation avec la maison médicale, il est un fidèle de l'atelier. Il essaie d'habiter notre ville, notre monde. Je crois qu'on peut dire aussi que nous essayons d'habiter avec lui.

- Pourquoi ne pas le soigner à l'hôpital ? avait demandé Juliette.

- Il y retourne. Il y est allé beaucoup. Peut-être qu'il considère que cela peut encore être pour lui un refuge quand sa vie hurle et devient insupportable. Mais tu ne peux pas vivre dans une loge que tu ne peux t'aménager.

- Bastien est peut-être trop carré, mais il est plus rassurant, répondit Juliette. Finalement, vous n'êtes plus sûrs de rien. Il a quand même raison quand il dit qu'il faut laisser faire les gens dont c'est le métier de s'occuper des malades mentaux. Là, tout le monde essaie de faire quelque chose, tout le monde donne son avis. Vous êtes trop sévères vis-à-vis de Bastien, lui aussi tient compte de l'avis des clients quand il doit faire une pièce de menuiserie, mais finalement, c'est quand même lui qui connaît le métier pour décider comment faire. Ce qui me fout les boules avec Bernard, c'est que les gens du métier à la maison médicale ou au service de santé mentale, ils n'ont pas l'air d'avoir vraiment une solution. Si je vous comprends bien, ils ne sont même pas d'accord entre eux. C'est pour cela que c'est peut-être mieux de le mettre à l'hôpital psychiatrique. Ce sera moins confus pour lui. Il ne pourra pas aménager son lieu, mais il sera avec des gens qui savent comment le soigner, qui ont l'habitude. C'est leur métier. Ce serait sans doute plus rassurant pour Bernard. Bastien a raison quand il dit qu'on ne doit pas faire des choses qu'on n'est pas capable de faire. Il est assez modeste. J'aime bien ce que vous racontez sur l'hospitalité et le vernissage au 27 était vraiment chouette. Mais je crois que la priorité aujourd'hui, ce sont les soins qu'il faudrait donner à Bernard.

- Tu as raison Juliette en disant que nous ne savons pas assurément aider Bernard, lui répondit Carole avec beaucoup de tendresse. Elle laissa flotter un long silence, puis un soupir et elle devint lointaine. Puis elle s'adressa à nouveau doucement à Juliette : je ne sais pas très bien comment exprimer, l'hôpital c'est... comme un univers à part, mais bien réel... Écoute et essaie d'imaginer. Il y a quelques années, je travaillais dans un hôpital psychiatrique - aujourd'hui c'est un souvenir sur lequel je reviens parfois et qui change de couleur selon mon humeur ou l'interlocuteur. J'y ai appris beaucoup sur moi-même, sur les idéaux et les rêves qui m'animaient à l'époque, mais aussi sur le désir de chacun des soignants de 'soigner' et d'accueillir. Je me suis rendu compte que les rêves et ce désir seuls ne suffisent pas, car ils dissimulent d'autres dimensions à prendre en compte, dont celle du pouvoir. Souvent on se fourvoie dans cette envie de faire correspondre la réalité et l'autre à notre décor intérieur, à l'envie d'adoucir nos peurs, de contrôler nos fantômes en espérant ajuster le monde à ce que nous sommes, voire à ce que nous estimons vrai et juste. Et puis, ces rêves sont insuffisants, car c'est sans compter sur ces autres qui habitent l'hôpital : soignants, patients, administratifs, jardiniers, techniciens de surfaces, informaticiens... Tout un monde d'humains qui participent à la création de ce décor quotidien, qui circulent et partagent des moments d'humanité comme

ils le peuvent. Tout ce monde erre avec détermination dans divers couloirs nus, 'version' ambiance visuelle et sonore de piscine. On ajoute à cette atmosphère le clic-clac-clac régulier des ouvertures et des fermetures des portes, les journées découpées par l'organisation horaire, les changements d'équipes, les repas, le comptage des couverts, les traitements... Bien découpé, jusque dans nos têtes et nos façons de nous rencontrer qui oscillent entre humanité et gestes automatiques.

Carole s'arrêta quelques secondes. Plus elle plongeait dans son souvenir, plus la colère prenait place. Quel paradoxe : tant de possibles dans ce lieu qu'est l'hôpital, tant de personnes prêtes à rendre cet espace de soins vivant et créatif et à la fois, tant d'impossibles, de rigidité, de découragement et de solitude. Comment est-ce possible ? Elle se rendit compte que c'est une partie de sa vie qu'elle avait mise de côté et qui, par moments, venait réaffirmer son désir de création d'espace pour ceux qui viennent bousculer l'ordre établi.

Tu sais, Juliette : l'hôpital accueille les moments de vie écorchée ou les vies égarées. Mais ce n'est pas sans rappeler les règles divines de ladite normalité. Règles que seuls les fous doivent suivre puisqu'entre deux portes se chuchote « On leur en demande trop, moi je ne fais pas mon lit tous les matins, je ne suis pas toujours à l'heure, sage et polie... ; » et on se répond « oui c'est vrai, mais ça les structure » comme pour essayer de se convaincre de la justesse de chaque geste posé et de chaque décision prise.

L'hôpital n'est pas arrivé à devenir habitable, ne fût-ce qu'en partie. J'ai trop de souvenirs de moments de questionnement et de tristesse concernant le « comment porter et supporter la violence des moments de folie ou de délire ? » Trop de souvenirs d'impossibles débats suffisamment démocratiques, de l'absence de soutien des savoirs, non seulement des travailleurs présents dans le quotidien, mais surtout des personnes hospitalisées. Tellement de maladresse lorsque les soignants impliquaient les ressources et entours de ces personnes. Si peu de considération en ce qui concerne les débrouilles des personnes, simplement parce que cela ne correspond pas aux standards de bonnes pratiques. L'organisation y était très hiérarchique et administrative. Pour créer des liens avec les ressources du quartier, il fallait s'accrocher. Je pourrais continuer des heures sur ce sujet. Pour moi l'hôpital doit rester une parenthèse possible, en tout cas, tant qu'il accueille la folie humaine en vase clos ou avec cette organisation rigide. S'il s'ouvre, c'est une autre histoire.

Je vais encore te confier une chose, Juliette : chaque soir, quand je ferme la porte du service de santé mentale, je le quitte en marchant avec mes inquiétudes. Ce qui pourrait faire soin, nous le cherchons. Avec Bernard, avec les gens de la maison médicale, les spécialistes comme tu dis, mais aussi avec les résidents du 27. Je comprends ce que les propositions de Bastien ont de rassurant, mais dans la réalité elles ne le sont peut-être pas tant qu'elles en ont l'air. Je préfère laisser les portes ouvertes, quitte à me sentir plus fragile. »

Évelyne était reconnaissante envers son amie de l'avoir laissée vivre ses propres fragilités quand, bien avant la naissance de sa fille, elle avait quitté la communauté villageoise pour se perdre en ville. Carole l'avait longuement accompagnée dans ses errances émancipatrices. Souvent en vain. Pour Bernard aussi, elle se disait que l'aider à tracer son chemin était nécessairement exposé à une impuissance à le faire. Et pourtant d'y revenir encore et encore, chez elle ou ailleurs avec d'autres et... ailleurs avec d'autres... cela le mènerait peut-être à trouver sa propre formule de vie. C'était bien sûr sans garantie, mais cela ouvrait la porte de sa

liberté où pourrait peut-être un jour surgir ce qui ferait sa vie et non celle programmée par les autres. Du moins, c'est le regard que lui inspirait sa propre expérience. Mais elle était irritée de rabattre sans cesse la liberté sur un parcours individuel, bien plus solitaire pour Bernard que ne l'avait été le sien. « Tu transformes la vie en écume de liberté où chaque relation ne peut s'épanouir que fragile. C'est magnifique, je t'adore, dit-elle à Carole. Mais tout cela peut aussi s'effondrer. Les individus ne sont pas si solides. La liberté, c'est avant tout les autres qui te permettent de penser, d'aimer et de créer ton quotidien. Et là, nous avons besoin de toute une atmosphère collective qui nous entraîne dans ces relations, toute une société qui reste attentive à ne pas écraser la liberté dans la solitude. Ou de laisser les personnes se perdre... nulle part, sans ami, sans maison, sans même quelqu'un qui connaît ton nom. »

Carole s'était levée et balada son regard intérieur dans l'atelier. Elle regroupa machinalement des œuvres laissées sur une table, cherchant le nom de chaque auteur et leur casier correspondant. « Combien de fois leur ai-je dit de signer leurs œuvres ! En voici encore une qui risque de se perdre. »

[Six mois plus tard]

Juliette avait préparé la table du petit-déjeuner comme pour un jour de fête. Nous étions le premier dimanche après les examens. Cette période avait évidemment été lassante et éreintante. Bernard s'était manifestement tenu discret, en retrait pour ne pas offenser ni Juliette ni Évelyne. Mais, tout allait maintenant s'exprimer. Ce qu'ils leur avaient fait était inacceptable. C'était avec ces mots qu'il leur avait parlé la veille. Le petit-déjeuner s'annonçait lourd, mais Juliette avait acquis une sorte de légèreté au contact de Bernard. Elle avait appris à passer outre ces accusations, d'abord parce qu'elle ne les comprenait pas, mais aussi parce qu'elle l'aimait bien et qu'elle ne voulait pas l'énerver davantage en l'embrouillant dans des réponses comme le faisait souvent sa mère. Elle se montrait distraite et évasive face à ses reproches. C'était presque une complicité silencieuse qui avait pris place dans leur relation. Bernard restait somme toute assez pudique sur les motifs de ses colères et cette discrétion convenait bien à Juliette qui gardait secrète sa vie intime.

Au cours de ces quelques mois, Bernard avait trouvé ses escales. Il était même repassé au 27. Un de ses lieux de passage quotidien restait le service de santé mentale. Il y traînait, souvent en silence. Il participait régulièrement aux ateliers de Carole. À la maison, rien de ce qu'on aurait pu craindre ne s'était produit. Bernard restait souvent dans sa chambre, il ne supportait pas les bruits qui le faisaient douloureusement souffrir, mais il n'avait jamais labouré les murs comme il le fit auparavant. Juliette eut très peur une fois, quand il s'était mis en colère, qu'il avait crié. Il avait fallu appeler deux personnes du service de santé mentale qui étaient restées pendant des heures avant qu'il ne s'apaise.

La table du petit-déjeuner attendait Bernard. Juliette était inquiète. Elle évoquait distraitemment avec sa mère quelques souvenirs anecdotiques sur les hôtes qu'elles avaient accueillis ces dernières années. Avec Bernard, la relation n'était pas plus difficile. Ce n'est pas comme cela qu'elle avait vécu sa présence dans la maison. Mais la relation avait été plus fragile, elle avait l'impression que Bernard pouvait partir à tout moment pour une raison qu'elle n'aurait pas comprise. Comme si Bernard voyageait sur des fils qui menaçaient à chaque instant de rompre. Tout devenait fragile, la maison, l'hospitalité. Juliette aussi. Elle ne

regrettait pas cette relation, mais ce dimanche matin alors qu'elle attendait Bernard, elle avait un peu peur.

Il était là maintenant, à table. Il était calme, mais s'exprimait très fermement, sa voix était agressive, mais rentrée, sans explosion. Il exprima ses reproches à Carole et à Juliette. Il leur dit que cela n'avait rien à voir avec leur accueil qui a toujours été excellent. Il leur dit qu'il quittait la maison ce matin. Juliette sentit la tristesse la submerger.

Elle lui dit merci, qu'elle avait aimé ces quelques mois passés ensemble, sa façon de l'étonner, de la surprendre et parfois même de l'inquiéter ! Elle avait découvert que cette différence qu'il portait en lui avait ouvert son monde, l'avait rendue plus subtile, moins confinée dans ce que l'on croit parfois nécessaire d'être pour être reconnue par les autres. Elle avait découvert avec lui une liberté de pensée. Presque en rigolant, les larmes aux yeux, elle dit à Bernard que cela était sans doute son plus beau cadeau.

Bernard lui sourit, un peu froidement. Il les regarda pour leur dire que toutes les deux avaient été très généreuses et il quitta la table.

Évelyne savait qu'il ne fallait pas le retenir. Elle savait aussi à présent qu'il avait réellement compté pour sa fille et que leur maison commune avait donné lieu à quelque chose d'authentique, au-delà des mots, des reproches, des attentes et autres craintes de toutes sortes. L'aventure rebondirait peut-être plus tard, peut-être pas, ou sans lui quand elle parlera des façons dont nous devrions faire société.

Bernard avait finalement gardé quelque chose de ses parents ferrailleurs, un nomadisme irréprouvable. Mais, comme pour ceux-ci, ces déambulations n'étaient pas si chaotiques. Il avait appris à reconnaître les lieux plus hospitaliers et circulait entre eux, sans jamais se laisser prendre, méfiant vis-à-vis des autres, mais plus encore vis-à-vis de lui-même qu'il ne pouvait pas fuir. Il aimait les retrouvailles, mais précipitait parfois les départs, imposant une souplesse et un certain nomadisme à ceux qui voulaient bien cheminer avec lui. Rétif à la rigidité bureaucratique de nos institutions, il avait fini par créer la sienne, multiforme, à géométrie variable, faite d'hommes et de femmes qu'il pouvait tour à tour appeler, tour à tour rejeter, mais qui formaient un lien entre eux grâce à lui.

Quelques auteurs inspirants

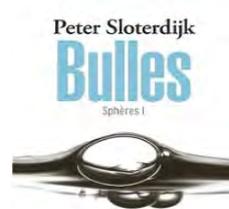
pour poursuivre au-delà du récit « Hospitalité »

La question de l'hospitalité nous pousse à interroger l'architecture des lieux de vie (villes, quartiers, maisons, institutions...) et les pratiques qui y accueillent les existences et orientent les circulations.

Architecture

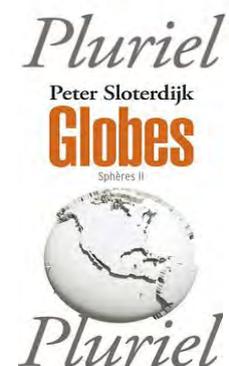
L'architecture, art majeur de concevoir les espaces et de bâtir des édifices, influence grandement les modes de vie, il est donc utile de s'y intéresser quand on souhaite construire des mondes accueillants où les existences se font légères et peuvent circuler de manière fluide.

Pour les lecteurs motivés, nous proposons la trilogie du philosophe contemporain Peter Sloterdijk. L'homme se produit lui-même à travers l'environnement qu'il se crée. P. Sloterdijk nous propose rien de moins qu'une histoire philosophique de l'humanité à travers le prisme de la forme fondamentale qu'est la sphère dans trois de ses déclinaisons : la bulle, le globe et l'écume.



Peter SLOTERDIJK, *Bulles. Sphères I*, Paris, Fayard, 2010.

Premier volume de la trilogie, où le philosophe explique le monde par l'histoire de l'habitat en commun.



SLOTERDIJK P., *Globes. Sphères II*, Paris, Fayard, 2010.

Deuxième volume de la trilogie des sphères. Ici, P. Sloterdijk s'intéresse aux représentations totalisantes du monde. À l'heure où le monde s'ouvre et où les hiérarchies sont bouleversées, qu'en est-il de ces visions du monde comme globe fermé sur lui-même?



SLOTERDIJK P., *Écumes. Sphères III*, Paris, Fayard, 2005.

Dans le dernier volume de sa trilogie, P. Sloterdijk resserre son regard et use de métaphores (des bulles, de l'écume, des îles...) pour penser le monde social. Sans aucun doute, c'est ce volume qui se situe au plus près de nos préoccupations.

Mais que viennent faire des ouvrages sur la théorie du care dans une série sur les architectures du monde ? Quand on parle du care, on pense tout de suite aux pratiques. Or il s'agit ici de voir ce que peuvent apporter les théories du care à l'armature juridique et aux théories politiques qui façonnent notre société.



Carol Gilligan, *Une voix différente. Pour une éthique du care*, Paris, Flammarion, 2008.

La morale a-t-elle un sexe ? Ici, Carol Gilligan nous propose autre chose que les traditionnels principes moraux universels. Elle s'efforce de formuler une moralité avec une voix différente, plus « féminine » peut-être. Face aux grands principes d'équité, de justice, d'impartialité et d'autonomie, elle propose une éthique fondée sur l'expérience et sur une question « comment faire, dans une situation donnée, pour préserver et entretenir les relations humaines qui y sont en jeu ? »



Joan Tronto, *Un Monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, Editions La Découverte, 2009.

Joan Tronto dépasse la réflexion féministe pour nous offrir une défense politique de l'éthique du care, qu'elle définit comme « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre “monde”, de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible ».

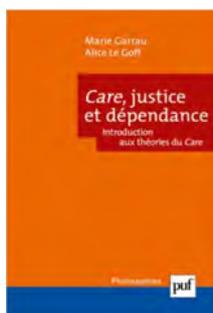


LAUGIER S., L'éthique du care en trois subversions, *Multitudes*, 2010/3, n° 42, p. 114, à télécharger sur http://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=MULT_042_0112

Dans cet article, Sandra Laugier recense les critiques faites à l'éthique du care dans la mouvance féministe française et démontre en quoi cette pensée est une triple subversion par rapport aux théories classiques.

Pratiques

Quand on se préoccupe de l'hospitalité, l'architecture est bien sûr primordiale. Mais un milieu accueillant ne suffit pas, les pratiques qui s'y déploient doivent également être de nature hospitalière.



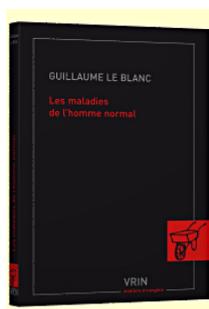
Marie Garreau, Alice Le Goff, *Care, justice et dépendance. Introduction aux théories du care*, Paris, PUF philosophies, 2010.

Ce livre propose un examen de la notion de dépendance et une redéfinition de la notion d'autonomie afin de l'intégrer dans une théorie de la justice. L'objectif ici est d'inclure les personnes dépendantes dans la communauté morale et politique et de redéfinir la conception de la citoyenneté afin que tous puissent participer.



Sandra Laugier, *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement*, Paris, Payot, 2012.

Sandra Laugier continue ses réflexions sur l'éthique du care, elle se pose deux questions : « comment apporter une réponse concrète aux besoins des autres ? » et « quels sont les enjeux politiques quand la vulnérabilité est placée au coeur de la morale ? Ici, l'éthique animale et la philosophie environnementale sont convoquées pour répondre à ces questions.



Guillaume Le Blanc, *Les maladies de l'homme normal*, Vrin, 2007.

Ce livre adresse une critique à l'idée, très répandue aujourd'hui, d'homme normal. Il rappelle que la norme ne peut être pensée que subjectivement, existentiellement pour avoir un sens. Plaidoyer pour une pluralité de normalités, ce livre est essentiel pour penser l'hospitalité envers tous.



David Puaud, *Le travail social comme art de l'ordinaire*, Yapaka.be, publié par la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique, juin 2012, téléchargeable sur http://www.yapaka.be/sites/yapaka.be/files/livre/58_travailsocial-puaud-web.pdf

Ce livre nous rappelle que, loin des logiques gestionnaires et évaluatrices qui prévalent aujourd'hui, le travail social est avant tout un « art de l'ordinaire » qui se déploie dans des activités relationnelles au quotidien. Au jour le jour, les travailleurs du social construisent par petites touches, par « des dons du rien », une véritable hospitalité.



Marie Garrau, *Le care est-il soluble dans la non-domination*, dans Marie Garrau, Alice Le Goff, *Politiser le care ? Perspectives sociologiques et philosophiques*, Lormont, Le Bord de L'eau, 2012.

Cet ouvrage collectif rassemble une série d'articles de philosophes et de sociologues sur la notion de care. Le fil conducteur de l'ouvrage est la question de la portée politique des théories du care.



Laurence Harang, Care et politique: la voix des femmes, Cairn info, à télécharger sur http://www.cairn.info/resultats_recherche.php?searchTerm=Laurence+Harang%2C+Care+et+politique%3A+la+voix+des+femmes

Cet article interroge les care à travers le prisme des théories de la justice sociale.

Culture

Parce que l'hospitalité est aussi une affaire de culture, nous proposons ici quelques oeuvres issues de la littérature ainsi que quelques ouvrages d'analyses de textes sur l'hospitalité.



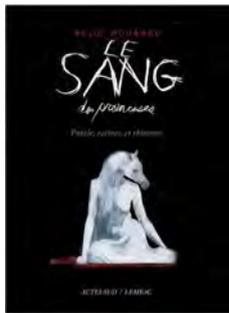
Büchner Georg, *Lenz*, traduction de G.-A. Goldschmidt, Vagabonde 2009.

Basé sur une histoire réelle, voici le récit de la traversée des Vosges du poète et dramaturge Jakob Lenz, ami de Goethe, qui souffre de troubles psychiques.



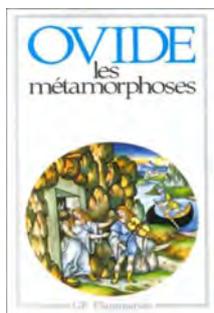
Camus Albert, *L'hôte*, in *L'exil et le royaume*, Paris, Gallimard, Collection Folio, 2014.

Dans *L'hôte* d'Albert Camus, l'hospitalité est la scène d'une hésitation. Elle raconte la fragilité d'une fraternité qui hésite entre tendresse, solidarité et une distance qui dit la solitude de l'hôte. L'hospitalité crée un lieu très particulier qui rend visible ce double élan, quelque peu paradoxal.



Mouawad, Wajdi, *Littoral. Le sang des promesses / 1*, Léméac/Actes Sud, 2009.

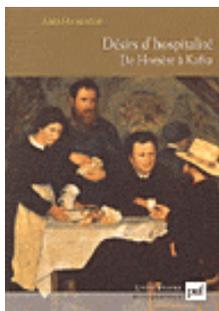
Dans *Littoral* de Wajdi Mouawad, l'hospitalité est un drame. Non seulement elle ne se donne pas d'emblée, mais son commencement est composé d'inhospitalité. Elle a besoin d'une scène pour naître, tenter autrement la rencontre en autorisant des brins d'histoire, des chants, des gestes et des cris auxquels l'ordre des hommes n'était plus sensible.



Ovide, *Les Métamorphoses*, traduction de Georges Lafaye, Paris, Gallimard, collection GF Flammarion, 2005.

Dans *Philémon et Baucis* d'Ovide, l'hospitalité est l'occasion d'une métamorphose. Elle invite à poursuivre la vie dans une poétique. Le devenir est aspiré dans le merveilleux, ses surprises, charmantes ou effrayantes. Ce qui fait vie dans le merveilleux impulsé dans l'accueil des hôtes reste ainsi une énigme, même si l'amour dessine un filigrane possible

de l'élan poétique.



Montandon, Alain, *Désirs d'hospitalité. D'Homère à Kafka*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

Ici, la question de l'hospitalité est envisagée sous l'angle du désir : désir d'être accueilli, de recevoir, de donner. Loin d'être statique, le geste d'hospitalité a traversé mille turbulences au cours de l'histoire.



Montandon A., *Le dire de l'hospitalité*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2004.

Ce livre analyse le langage de l'hospitalité à travers la littérature en s'appuyant sur des textes de Derrida, Camus, Gide, Proust et Jabès.

Vous pouvez trouver plus d'articles et d'auteurs sur le site du Centre Franco Basaglia, www.psychiatries.be

Justice sociale

Liège, le 9 avril 2015.

Cher Jean-François,

Parfois, on ne se reconnaît pas. « *Va te laver, d'abord!* » Qu'est-ce qui m'a pris ? Peut-être que je suis plus renfermé que je ne crois, dans cette librairie. Pourtant, je suis content de mon commerce. Ça me plaît. Je vois du monde, surtout ici, sur cette place où tous les bus convergent, où tant de gens passent.

Il est 21h, maintenant. J'ai rangé les revues et fait ma caisse. Le magasin baigne dans une demi-obscureté et un calme inhabituel. Je suis seul et tout ça me paraît loin. Je regrette de m'être laissé déborder par l'émotion, par ce qui ressemblait à de la haine contre cet homme. Ça a créé un climat malveillant dans la librairie. Tout le monde s'est lâché contre « *les malades qu'on ne devrait pas laisser en liberté* ». Ça m'a complètement dépassé. J'en suis tout retourné !

Il faut que te raconte ! Cet homme n'est pas mauvais. Il passe chaque jour à la librairie acheter du tabac et des allumettes. C'est d'ailleurs le seul client pour lequel je m'approvisionne encore. Tout le monde utilise des briquets. Ou ces cigarettes électroniques qu'on fume sans feu ! Il a un parler franc et direct, qui transperce les murs de silence derrière lesquels s'abritent la plupart des gens au comptoir-caisse. Il s'adresse aux inconnus. Ça donne une atmosphère plus humaine, plus chaleureuse à la librairie. Mais il a aussi des côtés dérangeants. Il ne doit pas se laver souvent, et, les jours où il est en effervescence, il prend trop de place. Il raconte des histoires extravagantes qui n'en finissent pas et, au bout d'un moment, ça irrite tout le monde.

C'est un peu ce qui s'est produit hier après-midi. Il a démarré sur des histoires de réseaux islamistes qui agiraient via certaines lignes de bus... Il mettait en garde directement certains clients de la librairie, notamment ceux qui avaient trahi... « *Car il y en a qui trahissent, qui m'ont trahi, ici, parmi vous ! Je le sais !* » etc. ça tournait mal, les gens étaient mal à l'aise. Certains faisaient demi-tour en entrant dans le magasin. Et ça durait. Je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai voulu intervenir, ça l'a braqué, le ton est monté, et je me suis emporté contre lui. Je l'ai envoyé « *se faire soigner* » et « *déjà se laver* ». Lamentable ! J'ai appelé les policiers qui sont toujours de faction sur la place pour qu'ils l'embarquent. L'ambiance dans la librairie est restée morose de longues minutes. Chacun y allait de son commentaire. Certains ont dit que c'était quand même malheureux de laisser des gens comme ça sans traitement, de nos jours. Et puis qu'on ne devrait pas les relâcher si vite. Etc. Il y a eu des paroles plus dures encore.

Je me sens honteux. De moi-même, d'avoir entendu ça. De l'avoir provoqué. Mais il fallait bien mettre un terme à son délire, je voyais bien que les autres clients étaient à la limite de la réponse violente. Mais j'ai l'impression d'avoir trahi cet homme très brutalement. Alors que je l'avais toujours bien accueilli.

On en a rediscuté en fin d'après-midi avec un des habitués de la librairie. Il passe en général après les cours qu'il donne à l'université. Il est professeur de philosophie. Il raconte à merveille les anecdotes. Hier, il nous a raconté l'histoire d'un médecin, Pinel, qui a libéré les fous de leurs chaînes. Ça se serait passé à Paris, à la fin du 18^e siècle, dans un hôpital général. Un lieu qui n'avait en apparence plus rien d'un hôpital mais plutôt d'un établissement d'enfermement où végétaient toutes sortes de populations à écarter. D'après le prof de philo, le geste de Pinel n'a pas vraiment eu lieu, c'est plutôt une légende. Mais il a servi de mythe inspirateur pour fonder la psychiatrie, l'idée qu'on ne peut soigner le fou qu'en le déliant de ses entraves, en instaurant avec lui une relation vraiment humaine. Ça m'a beaucoup parlé, après mon expérience du jour.

Tu vas voir, c'est très intéressant... En fait, ce que souligne le prof de philo, c'est que le geste de Pinel donne l'occasion de réfléchir à la liberté, à ce que ça signifie. En deux sens distincts. J'aime bien son expression « *en deux sens distincts* », c'est un truc qu'il fait souvent, ce prof. Il te prend un mot, puis il te dit qu'on peut le penser de plusieurs manières différentes.

Là, la liberté, c'est être libre de ses entraves, ne pas avoir d'obstacles, de freins, de chaînes pour donner libre cours à ses préférences, ses décisions. Du moins quand ça concerne ce qui appartient à un homme - ses biens, et évidemment son corps. En un deuxième sens, la liberté c'est de permettre un processus de pensée, sur le sens de sa vie, d'une vie qui serait humaine, pour soi, pour les autres. Pour le prof de philo, cette liberté est très différente de la première, parce qu'il faut se lier aux autres pour qu'elle ait une possibilité de s'accomplir. Il a dit aussi que ces deux sens de la liberté continuent d'inspirer le traitement des fous aujourd'hui.

Ça titille vraiment ma curiosité, cette histoire de liberté. Ça me permet de repenser autrement cet épisode malheureux à la librairie. Je t'en reparle...

Avec mon affection

Liège, le 15 avril 2015.

Cher Jean-François,

Le tumulte de l'autre jour à la librairie continue de me préoccuper. Je pense que c'est parce que ça me touche au plus profond. Tu me connais : dans ma vie, je cherche à être juste. C'est important, pour moi. Et cette histoire me révèle que j'ai encore beaucoup à apprendre. Mais, bizarrement, ce qui me donne confiance, c'est ce silence qui a suivi les réflexions du prof de philo. Ça n'a peut-être duré que quelques instants mais ça s'est inscrit dans ma mémoire comme un temps infini, comme le début d'une longue marche dans la montagne, pendant laquelle chaque homme et chaque femme présents dans la librairie entamait une sorte de voyage intérieur.

Sinon, c'était, aujourd'hui, un après-midi sans grand monde en magasin. J'étais seul quand le prof de philo est passé. On est revenus sur la liberté. Plus particulièrement sur cette conception de la liberté comme libération des entraves. Laisser les individus décider de ce qui leur appartient. Figure-toi que cette manière de voir la liberté est celle d'un courant de pensée qu'on appelle les « *libertariens* ». Leur priorité, c'est de laisser les gens décider pour eux-mêmes. Pas sur tout et n'importe quoi, mais sur ce qui leur appartient de façon légitime. Sur les biens qu'ils possèdent, qu'ils ont gagnés par leur travail et leurs talents. Et, évidemment, aussi sur leur corps, sur les éventuels traitements qu'ils pourraient recevoir, sur sa protection, etc. Le choix de mettre ou non sa ceinture de sécurité, par exemple. Pour eux, le rôle de la société, de l'État, c'est de garantir cette liberté. Donc pas de législations à tire-larigot. Ça me plaît bien ! Si tu savais tous les déboires que je viens encore de subir parce que la couleur de la façade de la librairie n'était pas conforme au règlement communal... donc, pour les libertariens, les lois doivent uniquement servir à protéger l'individu contre les interventions extérieures qui viendraient contrecarrer ses décisions sur ce qui lui est propre.

Je trouve que c'est une belle conception de la liberté. On en a besoin. Je me suis demandé en quoi elle influençait ce que vit mon client fou puisque le prof de philo sous-entendait l'autre jour qu'elle est très actuelle. Pour une fois, c'est moi qui lui ai raconté une histoire, celle d'une jeune femme qui s'appelle Dominique. C'est la fille d'une cliente. Elle souffre d'une maladie psychiatrique et avait été hospitalisée de force dans un hôpital. Tu sais que c'est une procédure légale en Belgique ? Tu passes devant un juge. Il y a trois conditions : il faut avoir une maladie psychiatrique, mettre gravement en péril sa santé et sa sécurité (Dominique voulait mourir et tentait de le faire), et qu'aucune alternative au traitement hospitalier n'ait pu être trouvée. Le juge a estimé que Dominique était dans ces conditions et il l'avait envoyée à l'hôpital psychiatrique. Là, ils ont essayé de la protéger, qu'elle ne se suicide pas. Mais elle est néanmoins parvenue à se taillader le corps avec une canette de soda. Sa mère m'a raconté en détail tout ce qui avait été tenté pour établir un contact un tant soit peu favorable avec elle, mais, malgré tout, Dominique se montrait très agressive envers tout le monde à l'hôpital et refusait tout traitement. Fallait-il lui imposer un traitement qui l'apaise ? Ils n'étaient même pas d'accord entre eux à l'hôpital, et il y eut de très vives discussions.

Moi je me dis que ce qui est juste pour Dominique, c'est de la laisser décider sur ce qui lui est propre, en l'occurrence son corps, et de la laisser accepter ou refuser les traitements. J'ai appris

qu'il y avait une loi qui protège cette liberté des patients. Je suis allé voir sur internet : c'est la loi de 2002 sur les droits du patient. C'est donc assez récent.

J'ai demandé au prof de philo s'il estimait que l'autre loi, celle qui a permis l'hospitalisation forcée de Dominique pourrait aussi être rattachée au courant libertarien. Il me semblait que non. Mais le prof était plus nuancé. Selon lui, on peut dire que l'État essaie de poser – le plus

possible – un cadre juridique qui garantit la liberté de disposer de son corps. L'inspiration libertarienne a poussé le législateur - comme on dit - à faire de ces mesures de privation de liberté des exceptions. Elles sont d'ailleurs limitées dans le temps. Mais les gens ne vivent pas que dans un monde juridique. Dans la vie quotidienne, beaucoup de personnes restent paternalistes, elles prennent vite des décisions pour les autres. Il y a aussi cette obsession sécuritaire si répandue. Même moi, l'autre jour, quand j'ai appelé la police pour faire embarquer cet homme qui n'avait quand même commis aucun délit. On aurait vraiment pu trouver une attitude un peu plus subtile pour l'apaiser.

Mais finalement, je suis assez heureux de cette conversation avec le prof de philo. Elle m'a aidé à mieux voir une tendance que j'ai en moi (et que je trouve assez belle) d'accorder une pleine liberté à chacun de décider de ce qui lui appartient. Et d'être dans cette optique même envers les personnes qui prennent des options complètement à l'opposé de mon point de vue.

Loi du 26 juin 1990 sur la protection de la personne du malade mental. Réf

La période où l'on enfermait le fou sur une appréciation du médecin et du bourgmestre parce qu'il contrevenait à l'ordre moral est révolue. Toutefois, le débat reste ouvert, puisque la décision d'hospitalisation contrainte relève d'appréciations parfois très contradictoires sur lesquelles le juge est amené à trancher.

Bien à toi

Liège, le 21 avril 2015.

Cher Jean-François,

Il y a de nombreux démarcheurs sur la place. Je me suis pris d'amitié pour l'un d'entre eux. C'est un jeune homme qui essaie de placer des adhésions à Amnesty. Un jour, il est entré pour s'abriter de la pluie, et on a un peu discuté. Du coup, je lui ai aussi parlé de cette histoire de liberté libertarienne. Il trouve que cette conception est vraiment une option de commerçant ! Ça m'a perturbé, je dois dire.

Pour lui, la liberté c'est de pouvoir nourrir ses enfants, recevoir une éducation et vivre en paix. Je le trouvais fort naïf, mais il a poursuivi, plein de conviction : *« Allez donc dire à une Malienne que la liberté, c'est de décider pour ce qui lui appartient, elle vous répondra sûrement qu'avec des idées pareilles sa situation n'ira pas en s'améliorant. En parlant seulement en termes de liberté, rien ne bougera. Ni sa liberté, ni celle de ses enfants, ni celle des habitants de son village »*.

Je te laisse un instant, voilà un client qui entre...

Où en étais-je ? J'aimerais un jour avoir une conversation plus approfondie avec ce gars d'Amnesty. Il est joyeusement avenant et désireux d'un monde plus juste. Ses arguments me touchent beaucoup. Je dirais qu'il défend une conception de la liberté plus réflexive et plus sociale si je la compare à mon approche des libertariens. Plus réflexive parce qu'il accorde beaucoup d'importance aux débats, aux forums, ou plus simplement aux rencontres qui permettent à chacun de se faire une idée sur la vie qu'il souhaite mener. Plus sociale aussi, parce que, pour être libre, on a besoin des autres. On a besoin de coopérer en tenant compte de leurs désirs, autrement nous n'aurions pas d'espaces sociaux réels où vivre cette liberté.

Franchement, il m'a séduit. Du coup, je nuance mon point de vue. Nous avons eu une belle discussion à propos de l'histoire de Dominique... Tu sais, cette personne dont je t'ai parlé, qui avait été hospitalisée sous contrainte. Nous avons échangé sur la suite de son histoire.

Après son hospitalisation, Dominique a vécu dans un petit appartement pas très confortable. Elle ne vivait plus tous les jours avec sa famille, comme auparavant, mais elle conservait des contacts réguliers, plus calmes, m'a dit sa mère. Mais si elle exprimait toujours avec force le ressentiment des préjudices qu'elle estimait avoir subis. À mon avis, il faut être un vieux moine bouddhiste juste débarqué du Tibet pour pouvoir la supporter au jour le jour ! Mais, apparemment, elle cherchait des voies d'apaisement. Celles-ci seraient venues de plusieurs endroits (pas du Tibet, cela dit...). Elle aurait trouvé dans un service de santé mentale suffisamment d'accueil et de disponibilité pour s'y réfugier régulièrement et nouer des contacts dans lesquels elle aurait eu plus ou moins confiance. Les discussions et la présence d'une amie auraient également été cruciales. Elle se rendait aussi assez souvent dans un centre où elle prenait un petit-déjeuner et où elle participait à un atelier de photographie sur le thème des « parois dans la ville ». J'ai retenu le thème parce que je me suis dit que j'y aurais volontiers participé. Les gens de ce centre avaient des problèmes de santé mentale, mais la maman de Dominique m'a raconté que l'ambiance n'était pas « lourde », plutôt portée vers d'autres atmosphères que les pesanteurs de la vie. C'est à travers tout cet ensemble que des allègements sont apparus dans la vie de Dominique.

Le jeune homme d'Amnesty m'a fait remarquer que cette histoire révélait une riche conception de la liberté. Dominique a eu la possibilité de réfléchir avec d'autres sur son mode de vie et elle a eu des opportunités bien réelles d'aller sur les chemins qu'elle souhaitait emprunter.

Après cette discussion, je me suis dit : « *encore une belle rencontre !* ».

À très bientôt

Liège, le 29 avril 2015.

Cher Jean-François,

Décidément, mes expériences se connectent entre elles ! Figure-toi que le prof de philo m'a donné un lien internet où j'ai pu visionner une vidéo qui parle très bien de la conception de la liberté que défend le gars d'Amnesty. Elle traite de « *l'approche des capacités* ». C'est du moins l'intitulé que donnait le sous-titrage car la vidéo était américaine. Ils traduisaient d'ailleurs « *capabilities* » de plusieurs façons, parfois par « *capacités* », d'autres fois par « *libertés substantielles* ».

Ces *capacités*, ce sont les choses que les personnes ont réellement les moyens de faire pour vivre *une vie digne de ce nom*. Belle expression, tu ne trouves pas ? Ils citaient de nombreux exemples : jouir d'un logement décent, avoir une alimentation convenable, être protégé contre les agressions, être éduqué, etc. C'est qu'on considère que la justice sociale progresse quand on constate que chaque personne a effectivement la possibilité de profiter d'un ensemble de libertés (substantielles donc ☺).

La vidéo insistait sur le fait que chaque personne devrait avoir la liberté de choisir ce qui importe, pour elle, parmi ces fameuses *libertés substantielles*. Elles constituent un ensemble de possibilités, et non des chemins obligés.

Cette approche ressemble à une sorte de pack où la liberté s'apprécie sous deux angles que l'on peut déballer de plusieurs façons pour chaque cas. En un sens, la liberté s'éprouve en regardant les vies que les personnes parviennent à mener. Chaque personne a-t-elle, par exemple, la possibilité réelle d'être éduquée, de se former ? On analyse la situation pour répondre point par point. À ce niveau, il y a évidemment un gros débat à mener : il faut se mettre d'accord sur la liste de *capacités* qu'une société voudrait pour chaque personne.

Sous un deuxième angle, il y a la façon de déballer le pack. Les processus qui permettent de donner de l'importance à certains aspects de la vie plutôt qu'à d'autres. Le prof de philo évoquait l'aspect réflexif de la liberté. Mais, dans la vidéo, ils parlent de dimension *procédurale* de la liberté. Ça me semble plus concret. Les Américains ont souvent ce côté directement pratique que j'aime beaucoup. Pour eux, la liberté, c'est d'avoir des moyens, des espaces pour faire ses choix, pour formuler ses questions sur la vie, pour parler avec des interlocuteurs, pour prendre des décisions sur ce qui compte, etc. Concrètement, ça me fait penser à des circonstances aussi différentes que parler à un ami, participer à un débat ou à un conseil d'entreprise.

Cher Jean-François, ça m'aide beaucoup de coucher mes idées par écrit. J'ai un peu peur d'aller trop loin et de t'ennuyer avec ces approches de la liberté. Mais c'est très important pour moi. J'ai beaucoup de plaisir à cheminer dans cette réflexion. Ça me permet de faire la synthèse de toutes les opinions contradictoires qui s'expriment spontanément à la librairie.

J'aime mon métier. J'ai le sentiment d'être à la croisée de différentes philosophies de la vie quotidienne que les clients viennent me déposer avec leur monnaie sonnante et trébuchante sur le comptoir.

Dire que toute cette réflexion a débuté l'après-midi où nous nous sommes emportés envers cet homme fou ! Enfin, dont le mental est visiblement altéré... Je m'aperçois que je ne sais même pas comment le qualifier de façon respectueuse...

Notre réaction n'a pas été très appropriée. Et je ne voudrais pas nous excuser. Chaque citoyen nourrit la façon dont nous vivons ensemble à travers ces petits gestes quotidiens qui manifestent son attention aux autres. Mais la justice sociale se joue aussi à d'autres niveaux. Pour moi, ces passages vers d'autres plans sont difficiles à faire. Je ne suis pas un expert, mais je me sens impliqué, concerné. En même temps, tu sais que j'ai un côté entrepreneur. J'aime avancer dans la résolution concrète des problèmes et me lancer quelques défis. J'ai envie de partager des questions à partir de ces réflexions que nous avons eues ces dernières semaines sur la liberté et ce qu'elles font vivre en moi dans la manière dont nous sommes en relation avec les « fous ».

Mais la nuit est maintenant tombée. Je reprendrai cette lettre plus tard car j'ai envie de faire ça soigneusement.

le 30 avril

... Je viens de lire le mensuel gratuit d'une mutuelle qu'on me dépose à la librairie et qui contient un dossier sur les soins de santé mentale. Il m'a aidé à formuler mes questions en les mettant en rapport avec ce qui est concrètement proposé aujourd'hui.

Je me demande comment on pourrait rendre réelles des libertés substantielles, de vraies possibilités de vie pleinement humaine pour les personnes qui souffrent de troubles psychiques. Ça me paraît être une question fondamentale, quand je repense à l'histoire de Dominique. La liberté ne peut pas se réduire à accepter ou refuser des traitements ou être/ne pas être soigné à l'hôpital psychiatrique. Ça me paraît assez évident que nous devrions penser la liberté dans un ensemble plus large de possibilités, avec ce qui fait la vie pour un être humain.

Mais d'un point de vue pratique, je me pose des questions. De ce que j'en sais, ni la psychiatrie, ni, plus globalement, les gens qui travaillent dans le secteur de la santé mentale n'ont pour vocation de mettre directement en œuvre l'ensemble des capacités. Ce serait leur mettre sur les épaules une charge démesurée. La démarche serait de rendre commune cette responsabilité, de la partager. Peut-être que dans chaque institution de la société, chacun pourrait s'interroger sur la façon dont il parvient à déployer des possibilités d'une vie pleinement humaine. En lisant ce mensuel, il apparaît que pas mal d'institutions ont été créées ces dernières décennies qui vont dans ce sens, vers les liens sociaux et affectifs qui permettent de constituer un voisinage, des amis, une famille. Vers des possibilités d'être éduqué, de se former, d'enrichir l'activité économique. Vers la réponse à des besoins rudimentaires comme d'être hébergé dans un logement où l'on est un peu aidé pour la vie quotidienne...

Il existe plusieurs types de structures qui travaillent maintenant vers cet horizon: des services de santé mentale qui offrent des soins de santé mentale reliés aux milieux de vie des personnes; des centres de réhabilitation psychosociale qui incluent une démarche plus collective, à partir d'ateliers, par exemple; des habitations protégées, nées dans les années 90, et qui proposent des soins et des accompagnements à partir d'un lieu collectif de résidence.

C'est bien intéressant, mais j'ai été surpris de voir la répartition des budgets. Les institutions qui sont les plus à même de soutenir cette dimension de liberté dans la réalité de la vie quotidienne sont, en fait, les moins bien financées. J'imagine que ça tient à des raisons historiques, que ce qui est nouveau demande du temps avant de recevoir une valeur sociale. Mais alors, puisque ça semble une voie à suivre, il faudrait peut-être travailler avec plus de vigueur pour que toutes les structures existantes s'investissent dans cette approche de la liberté.

À mon avis, cette démarche aurait d'autant plus de chance de réussir si chacun partageait plus de responsabilité dans cette approche de la liberté. Je dis chacun parce que, en tant qu'indépendant, c'est comme ça que je réfléchis. On dirait, en lisant l'article de la mutuelle, que les institutions ont des intérêts communs. Du coup, chaque institution devrait pouvoir devenir un entrepreneur qui ferait avancer la justice sociale en construisant des espaces ouvrant des occasions réelles d'une vie digne de ce nom. Mais alors, il faudrait les organiser. Tu connais mon goût pour le classement ! À première vue, je verrais trois types d'entrepreneurs.

D'abord, le plus logique serait d'accorder plus de possibilités d'agir à ceux qui sont déjà actuellement engagés là-dedans, dans ce mouvement pour accroître les possibilités d'une vie pleinement humaine pour les personnes en souffrance psychique, dans les contextes où elles vivent. L'horizon pourrait être que des structures spécialisées comme ces « services de santé mentale », ces « centres de jour à activités structurées » ou ces « habitations protégées » reçoivent des ressources pour développer cette approche de la liberté reliée aux contextes de vie. Je ne sais pas si c'est déjà le cas actuellement mais il me semblerait intéressant d'élargir la question aux structures qui sont déjà dans cette orientation et qui ouvrent des perspectives supplémentaires à ce qu'accomplissent les spécialistes de la santé mentale, par exemple les « maisons médicales » et les « coordinations de soins à domicile ».

Une deuxième idée, assez évidente, serait que les hôpitaux psychiatriques - le plus gros entrepreneur actuel - s'investissent avec plus de force dans cette approche de la liberté. Dans l'article des mutuelles, ils disent qu'un frein tient dans toutes ces normes qui gouvernent leur financement, leur fonctionnement, leur personnel. Je me dis qu'il faudrait peut-être faire bouger ces normes pour permettre à l'hôpital et ses travailleurs d'instituer des approches de la liberté dans les contextes de vie des patients. Les libérer de leurs entraves. Voilà mon côté libertarien qui refait surface...

Troisièmement, je me dis que les usagers actuels des soins de santé mentale devraient aussi pouvoir être considérés comme de petits entrepreneurs. Les choix qu'ils effectuent, par les espaces de santé et de liberté auxquels ils accordent de la confiance sont, à mon avis, de bons indices sur les chemins qu'il faudrait encourager. Ils pourraient par exemple être porteurs d'un budget personnel qui affecterait les ressources selon les usages qu'ils font des services – des services qu'ils estiment les plus porteurs à une vie pleinement humaine.

Bien à toi

Liège, le 12 mai 2015.

Cher Jean-François,

Il est revenu ! L'homme fou traversé de plein corps par les complots cumulés des bus, du monde et du djihad est à nouveau passé à la librairie. Il est venu très tranquille un après-midi acheter sa boîte d'allumettes. Il est resté tout un temps devant le comptoir-caisse, debout, à côté des clients allants et venants. Immobile, à ne rien dire, à ne rien faire, un temps anormalement long en complet décalage avec le rythme général de la vie quotidienne. Cette durée a finalement installé entre nous un drôle de calme. Au bruit du moteur d'un bus démarrant sur la place, il s'est tourné vers moi, me signalant cet événement, comme si je devais y accorder de l'importance, je lui ai donc répondu sérieusement, qu'en effet un bus démarrant, puis j'ai participé à la ritournelle de questions-réponses, chaque fois les mêmes questions, chaque fois les mêmes réponses sur le démarrage ordinaire de ce bus. Il n'a pas dit les menaces que probablement il ressentait. Il a préféré s'installer dans le confort de la conversation.

Je ne lui ai rien demandé sur ce qu'il avait fait ces quelques semaines depuis le jour où la police l'a embarqué. Je sais que les questions sur des versants plus privés de sa vie le transportent dans un monde de surveillance, suscitent une réponse inquiète dans les meilleurs jours et une inscription dans un réseau infini de menaces, de contrôles et de trahisons dans ses moments d'emphase. J'ai cherché avec lui une relation de quiétude. Je me suis excusé pour mon emportement lors de cet après-midi raté. Je lui ai aussi dit les problèmes que son attitude provoque parfois parmi les clients. Il m'a écouté, toujours debout devant le comptoir, figé, la boîte d'allumettes dans sa main droite. Après un temps qui a duré plusieurs clients, il s'est tourné vers moi, m'a dit au revoir puis s'en est allé...

Ce retour calme, cette absence de rancune, cette longue présence dans la librairie, tout ça m'a ému. Ce soir, en rangeant les magazines dans les rayons, je me suis demandé lequel pourrait être pour lui. Aucun ne semblait lui correspondre. Ça m'a troublé car je me suis toujours représenté l'ensemble de ces magazines comme l'éventail complet de tous les rêves, l'arc-en-ciel de toutes les lignes de vie possibles. Je me suis pris d'affection pour un homme sans qu'il me soit possible de dire ce qui anime sa vie, ce qui la rendrait belle et heureuse.

Porte-toi bien

Liège, le 18 mai 2015.

Cher Jean-François,

L'homme (un peu) fou est venu à la librairie en fin de matinée pour finalement en sortir vers quinze heures. J'aime me laisser affecter par les brins d'histoire qu'il vient me déposer mais cette après-midi a été éprouvante. Il est entré joyeux, saluant chacun, entretenant une conversation pleine de compliments sur les vêtements des uns et des autres ou la gentillesse d'un enfant. Il a demandé sa boîte d'allumettes puis s'est immobilisé longtemps en silence devant le comptoir-caisse. Soudain il a pleuré. Je n'ai pas tout compris de son histoire car il y mêle des anecdotes extravagantes et il est difficile de faire le partage entre ce qu'il a vraiment vécu et d'autres événements probablement imaginés. Il semblerait qu'il soit obligé de quitter le petit studio qu'il habite. Son propriétaire y serait entré pour y mettre un peu d'ordre, nettoyant, mais aussi détruisant des arrangements qui étaient importants (notamment des pans de papier-journal qui protégeaient les fenêtres des pénétrations extérieures). Ses pleurs semblaient être liés à l'évocation de son frère. C'est lui qui lui avait trouvé ce logement, lui avait dit qu'il devait y aller, qu'il y serait bien. Je sens dans sa voix beaucoup de tendresse envers ce frère, un désir de loyauté aussi, qui fait qu'il est accroché à ce petit appartement comme à une promesse à laquelle il souhaite rester fidèle.

Je suis rentré chez moi avec en tête une scène où s'affrontaient deux conceptions d'une vie bonne et bien menée qui ne parvenaient pas à se rencontrer. D'un côté, un propriétaire pour lequel un appartement propre, rangé, décoré, habité d'un locataire attentif à son entretien constitue une sphère d'évidence et même de dignité. De l'autre, un homme qui n'accorde aucune valeur à cette mise en ordre, qui conçoit son logement comme un abri précaire dont les assises tiennent dans la loyauté à un frère qui lui inspire confiance.

Ça reste encore mystérieux, mais j'ai l'impression qu'il faudrait penser la justice sociale par d'autres voies que la liberté. Je pense souvent à l'homme « fou » de la librairie en essayant d'imaginer ce que serait pour lui une vie heureuse. Évidemment, à la librairie, tout le monde y va de son opinion bien affirmée. « *Il ne se rend pas compte, il est sans doute plus heureux que nous* ». Ou à l'inverse, une cliente qui lui donne un peu de monnaie et des conseils pratiques justifie son geste par le malheur dans lequel elle voit plonger l'infortuné. J'ai l'impression que la justice sociale est inspirée par la conception qu'ont les hommes d'une vie heureuse.

Le prof de philo s'est arrêté avec un regard plein de joie. « *Ah! Vous vous lancez dans une nouvelle aventure de pensée. Elle va croiser celle de la liberté, mais en prenant la vie comme point de départ.* » Selon lui, je m'appête à introduire de jolies variations dans mes façons de concevoir la justice sociale. Le prof de philo est toujours très encourageant... Ses points de repère m'aident beaucoup à trouver mon chemin au sein des grandes recherches de la philosophie contemporaine.

« *La vie, vieux sujet philosophique... On lui a trouvé une nouvelle jeunesse à travers le thème actuel de la biopolitique. Bios, en grec, renvoie aux manières de vivre. Beaucoup de philosophes d'aujourd'hui pensent que l'essentiel du politique est de gouverner différentes manières de vivre* ».

Il a pris comme exemple le titre de ce lundi dans la presse locale : « *Le conseil communal autorise l'ouverture dominicale des magasins* ». On pourrait réfléchir à cette décision en rapport avec la liberté, ou avec l'économie, mais on peut aussi y penser en termes de gouvernement des modes de vie. Suivant cette ligne, la justice sociale devrait ouvrir des pistes sur les façons dont les hommes gouvernent ou souhaitent être gouvernés en référence à leur mode de vie. Pour m'aider, le prof a indiqué deux jalons qui permettent aux hommes de défendre ce qui les propulse dans la vie. Le premier jalon, c'est le choix des critères qui permettent aux hommes d'apprécier la vie. Le prof s'est tourné vers les clients qui furetaient dans la librairie en écoutant notre conversation : « *Qu'est-ce qui fait la valeur de la vie ?* » Au brouhaha de réponses qu'il y eut, nous avons vite compris quelle serait la deuxième belle controverse : comment allons-nous nous mettre d'accord pour faire des politiques à partir de conceptions si différentes de ce qui importe dans la vie ?

En prolongeant nos bavardages, la réponse à la première question nous a finalement paru moins délicate qu'au premier abord. Nous nous sommes tous mis d'accord pour dire que c'est la recherche de bonheur qui donne sa couleur à la vie. Le prof de philo s'est remis à sourire. Nous avons compris que ça ne serait pas si simple, mais il nous a laissés en plan ! Il a juste confirmé que le bien-être était certainement une voie royale pour orienter les politiques, mais qu'il existait peut-être d'autres rapports à la vie. J'ai bien aimé son « peut-être » malicieux. Je l'ai pris comme un joli coup de pouce à chercher entre nous différentes façons d'apprécier la vie.

Je te laisse pour aujourd'hui

Liège, le 22 mai 2015.

Cher Jean-François,

J'hésite, je cherche, je discute, je lis, et je continue à me sentir vraiment fragile quand il s'agit d'énoncer avec un peu d'assurance des lignes claires sur la justice sociale. Je reste assez convaincu que les politiques devraient s'intéresser à la vie quotidienne des personnes et essayer de rendre le maximum de gens heureux. Mais, en même temps, dans mes hésitations, je commence à comprendre les problèmes qu'il y a à formuler la justice sociale de la sorte.

Je vends à la librairie un magazine assez ludique qui permet de découvrir les grands moments des sciences, des connaissances et de l'histoire. Il traite d'un peu de tout, de la théorie de la relativité d'Einstein à la Réforme de Luther en passant par la communication chez les abeilles. Il est facile à lire et assez gai car les articles commencent toujours par une énigme ou un jeu. Je te résume le dilemme du camion-fou, je te raconterai par la suite comment il m'a fait avancer (le dilemme, pas le camion!).

Tu es le conducteur d'un camion et soudain tes freins lâchent dans une descente. Tu constates alors avec effroi que quatre ouvriers travaillent sur un chantier en bas de la pente. Ton camion les frappera bientôt de plein fouet et ils mourront. À ce moment, tu remarques une route que tu pourrais emprunter sur la droite, mais un homme est en train de la traverser. C'est lui alors que tu conduirais à la mort. Que ferais-tu ? Laisserais-tu filer ton camion vers ces quatre ouvriers ou donnerais-tu un coup de volant à droite ?

Ce dilemme m'a rendu mal à l'aise. Il m'a fait comprendre que penser la justice sociale en veillant à rendre le maximum de gens heureux (ici quatre au lieu de un) avait quelque chose d'inadéquat ou d'incomplet. En faisant varier les paramètres du dilemme, par exemple si ma sœur était celle qui traversait la voie alternative à droite, je n'aurais pas privilégié le bonheur du plus grand nombre mais celui d'une personne que j'aime.

Le magazine donne le contexte du dilemme en présentant les approches utilitaristes de la justice sociale. Même si les utilitaristes forment un courant philosophique (la revue présente notamment Bentham, un philosophe né à la fin du 18^e siècle), j'aurais plutôt envie de qualifier cette approche comme une façon quotidienne de penser qui imprègne la plupart des gens de notre époque. J'avais trouvé la maxime de base : une société est d'autant plus juste qu'elle maximise le bonheur du plus grand nombre. J'ai surtout été intéressé par les critiques. La première concerne cette formule « du plus grand nombre » qui pose tellement problème dans le dilemme du camion-fou. Ça revient à mettre des vies de côté, les effacer, les passer à la trappe. On peut facilement se donner des exemples qui font apparaître l'absurdité d'un tel raisonnement. Le gouvernement réfléchit aux politiques pour les personnes âgées devenues plus dépendantes du soin des autres. Faudrait-il plus de homes ou plus de soins à domicile ? Ce serait désolant de n'investir que dans la solution qui obtiendrait le plus grand nombre de préférences au lieu de prendre aussi en compte le choix qui ferait le bonheur d'une minorité.

Mais c'est surtout la deuxième sorte de critiques qui a été pour moi très stimulante. Elle vise le bonheur que je considérais pourtant comme un socle solide. Les utilitaristes s'intéressent au bonheur en s'appuyant sur les préférences des gens et le bien-être qu'ils ressentent, mais ils oublient que les personnes adaptent fréquemment leurs préférences à leur situation quand elles

n'ont pas vraiment le choix d'une vie différente. Dans la revue, un encart raconte l'histoire extraordinaire d'une Indienne. Mariée très tôt selon la coutume de son village, elle n'a donc pas pu se rendre à l'école car elle devait servir son mari. Celui-ci la battait, buvait, dilapidait l'argent du ménage. Elle a vécu ainsi pendant des années car la culture dans laquelle elle habitait n'ouvrait aucun regard critique sur sa situation. Ce n'est que bien des années plus tard qu'elle en est venue à apprécier sa vie différemment. Une aventure fantastique l'a amenée à quitter son mari et rencontrer une coopérative de femmes. Elle y a découvert des relations de solidarité qui l'ont surprise, a pu suivre des cours d'alphabétisation et a été soutenue dans le lancement d'une activité de couturière. Donc, ce n'est que rétrospectivement, après avoir vécu ces expériences, qu'elle peut dire aujourd'hui que sa première vie avec son mari n'était pas heureuse. Cette petite histoire a été pour moi pleine de révélations car j'y découvert que si je voulais m'appuyer sur le bonheur dans une approche de justice sociale, je ne pouvais pas me borner à récolter des préférences. Il faudrait sans doute procéder autrement, selon des chemins que je ne vois pas encore très clairement. Peut-être aussi que le bonheur prend trop de place ? Quand j'examine l'élan de cette Indienne, il semble avoir été nourri d'autres ingrédients que la considération immédiate de son bien-être ; il a été porté par des occasions qui lui ont permis une réflexion critique et une émancipation de sa culture familiale. Quand je pense aux luttes de Martin Luther King ou Nelson Mandela, il me semble qu'elles étaient plus inspirées par un désir de liberté et d'égalité que par la recherche de bonheur.

J'avais saisi cette revue un peu distraitement, mais je me rends compte que des choses importantes se sont passées en moi. Un aspect est devenu clair, cette formule « du plus grand nombre » ne convient pas vraiment pour la justice sociale. J'ai toujours été sensible aux vies un peu originales. J'aimerais que cette sensibilité parvienne à s'énoncer dans une approche de la justice sociale qui porterait alors attention à chaque vie. Mais j'ai surtout été vivement affecté par la deuxième sorte de critique car il est vrai que j'ai vraiment tendance à valoriser la vie sous l'angle du bonheur. Quoi qu'il en soit, je sens comme un vent d'air frais souffler sur ce qui me fait vivre, je pense aux chemins de liberté, aux amitiés, à ce qui monte doucement en moi quand je sens que nous parlons d'égal à égal. Et si je me sens plus incertain pour désigner ce qui fait vie, plus fragile, je me sens aussi plus ouvert, plus riche.

Bien à toi

Liège, le 27 mai 2015.

Cher Jean-François,

Te souviens-tu de Dominique, cette jeune femme qui, après une hospitalisation de force, avait retrouvé des espaces de liberté grâce auxquels elle a pu donner du sens à sa vie ? Sa mère est passée à la librairie : une femme énergique, avenante, volubile. J'ai passé un peu de temps à prendre des nouvelles de sa fille. Elle m'a raconté que sa relation avec Dominique est devenue moins passionnelle. J'ai l'impression qu'une énergie s'est déplacée ailleurs, dans des démarches plus politiques, dans des actions dans la société. Elle parle de sa fille comme d'une personne qui doit sans cesse combattre, pour se trouver un logement, pour être accueillie dans des lieux qui la protègent, même pour se faire des amies tout simplement. Derrière son apparente fragilité se cache une force qui l'entraîne dans la vie, une force contagieuse, qui donne envie de se défendre. Cette force semble avoir sensiblement affecté la mère de Dominique, elle a fait naître chez elle un désir de lutter elle aussi. Elle a rejoint une association de parents qui se battent pour qu'il y ait plus d'hospitalité dans la Cité, pour qu'il y ait des lieux qui permettent à des personnes comme Dominique d'habiter la ville, d'y rencontrer d'autres personnes, de s'y exprimer, d'y exercer des activités, d'y apprendre. La liste est longue. Dans son association, ils construisent cette liste, délibèrent sur les priorités à défendre pour que ces occasions de déployer progressivement une vie pleinement humaine existent aussi pour ceux qui souffrent de maladie mentale. La maman de Dominique parle des conflits entre les membres de son association, de divergences importantes. Mais elle aime découvrir ces combats à la fois proches et différents des siens. Elle se plaint de ne pouvoir porter ces débats au niveau de la commune, elle réclame plus de démocratie.

Si je compare la démarche de cette association avec celle des utilitaristes, il me semble que l'association s'appuie davantage sur un fleurissement de la vie, sur une recherche des lignes qui feraient l'humanité d'une vie. Quand les membres se réunissent, ce ne sont pas les préférences des uns et des autres qui nourrissent les discussions, mais les différentes situations concrètes qui font que leurs proches puissent avoir la liberté de mener une vie digne. Cette association déplace le jalon qui permet d'apprécier la vie. Voilà qui me donne confiance et espoir.

À très bientôt

Liège, le 11 juin 2015.

Cher Jean-François,

J'ai envie de faire le point sur ces différentes façons d'apprécier la vie qui pourraient aider à dessiner des lignes de justice sociale. Et, tu le sais, moi, pour faire le point, je dois classer les choses. En rassemblant les réflexions de ces dernières semaines, je ferais trois paquets. J'imagine que l'on peut faire varier à l'infini les angles qui permettent de donner de la valeur à la vie. En un sens, c'est magnifique, heureusement que la vie reste toujours créative, poétique. Mais j'avais surtout envie de parler de ces belles lignes de tension dans notre société qui font que ma librairie reste vivante et que les gens veulent de la justice sociale mais pour des raisons qui diffèrent.

Une première façon d'apprécier la vie s'inspirait de la recherche du bonheur. C'était le style dont j'étais le plus proche. Je le reste pour autant que l'on donne au bonheur une aération qui ait du souffle et qu'on ne l'enterre pas dans l'enregistrement des préférences que les gens éprouvent dans leur situation actuelle.

La mère de Dominique a ouvert une deuxième voie. Elle déploie sur un plan politique les luttes que mène sa fille dans sa vie quotidienne pour se loger, rencontrer d'autres personnes, poursuivre son éducation. Le bien-être est inséré dans un ensemble plus vaste, il devient un fragment sur les chemins susceptibles de rendre une vie *pleinement humaine* (décidément ma tournure favorite parmi celles découvertes ces dernières semaines). Faire avancer la justice sociale reviendrait ainsi à rendre praticable cette multiplicité de chemins pour chacune des personnes qui transitent sur notre terre (en commençant au niveau communal, ce serait déjà pas mal!).

Le prof de philo m'a aidé à formuler une troisième voie à partir de ce qu'intuitivement j'appréhendais comme les conceptions différentes d'une vie bien menée, d'une vie bonne ou d'une vie morale (je ne sais pas très bien quels termes utiliser, ni s'ils sont équivalents). Il m'a présenté les « communautariens », qui forment un courant de la philosophie politique pour qui la vie prend son élan à partir des histoires vécues ensemble. C'est la conception de la justice sociale des hommes de la tribu, des bandes de potes, de la smala, des inspirés de la patrie ou des aficionados d'un club. Une approche qui tient compte des ancrages relationnels, communautaires, historiques des personnes. Au fil de ces relations, les personnes vont se trouver engagées dans des liens d'appartenance, de loyauté, de sympathie qui vont façonner leur conception d'une vie juste, exemplaire, morale, une « vie bonne ». Elles agiront alors pour protéger leur enfant (ou la sœur dans le dilemme du camion-fou), se référeront à la communauté religieuse à laquelle elles appartiennent, défendront l'économie de leur pays. Pour les communautariens, il n'est pas possible de répondre à la question « qu'est-ce qu'il est juste de faire ? » sans répondre d'abord aux questions « de quelles histoires fais-je partie, quelles sont les relations qui me composent ? » Comme l'homme un peu fou qui décide de rester loyal à son frère.

Je t'embrasse.

Liège, le 13 juin 2015.

Cher Jean-François,

Que faire ? Peut-être faut-il en rester là avec ces différentes façons d'apprécier la vie. Comme d'habitude, il arrive un moment où j'ai besoin d'entreprendre, de mettre en œuvre. L'affaire me paraît compliquée. Ça sort quelque peu de mes schémas habituels de l'entrepreneuriat. Les écarts entre les parties prenantes sont élevés, à tel point que je me demande s'il serait possible d'inclure les acteurs dans une même entreprise. Je suis pris entre deux feux, entre mon enthousiasme contemplatif devant cette écume qui fait foisonner ces regards sur la vie et mon désir d'action pour que concrètement les gens vivent dans une société plus juste.

Il n'est pas possible d'avancer sans discuter, se comprendre, et, si l'on veut agir, sans délibérer pour décider. Ceux qui se contentent de s'incliner devant les préférences du plus grand nombre passent ce débat à la trappe. Ils laissent alors dans l'impasse tous ceux dont le souci est de se préoccuper des vies qui ne se sentent pas à l'aise dans le bonheur global. Ça ne va pas. Ces petites vies originales qui passent à la librairie ont, elles aussi, leurs beautés et méritent notre considération. Nous avons besoin, comme dans l'association de la mère de Dominique, de nous rassembler et de délibérer pour formuler les lignes de la vie digne que nous voudrions offrir à chacun et vérifier que des situations concrètes donnent effectivement l'occasion de les mettre en œuvre. Les communautariens diraient que nous avons également besoin d'espaces pour accueillir et écouter des histoires de vie engagées par des loyautés, des sympathies, des inspirations solidaires ou transcendantes, que nous avons besoin de la parole de chacun pour comprendre ces engagements et délibérer sur la façon dont il est alors possible de vivre ensemble. Je me sens vraiment proche de ces approches de la justice sociale car elles plongent dans la vie quotidienne, elles ont un ancrage dans la réalité, les situations vécues. Si je pouvais devenir un entrepreneur de ces lieux de rencontre, j'agiserais avec cet accent, cette spécificité aux ancrages de chaque personne dans son milieu quotidien.

Peut-être que ces ancrages seraient plus solides si les services, les institutions, les différents entrepreneurs qui s'occupent de la folie se référaient plus explicitement à des territoires, aux espaces dans lesquels les gens vivent. Il me semble que ces services devraient se donner une dimension de grande proximité, qu'ils puissent être dans une relation directe avec les personnes, leurs histoires, leurs paroles, leurs situations, qu'ils puissent circuler auprès de lieux qui sont leurs vecteurs de vie, permettre des discussions, des rencontres, une attention, des négociations.

Cette dimension de grande proximité n'est probablement pas toujours la plus pertinente pour vraiment travailler sur ce qui rend possible une vie digne de ce nom. Toutes les entreprises ne doivent pas être conçues trop localement, comme il est ridicule de mettre une librairie à chaque coin de rue. Peut-être que des entreprises qui innovent sur le logement, la formation, la création culturelle, le travail, gagneraient à se développer sur des territoires qui restent proches des gens souffrant de ces problèmes psychiques mais qui soient suffisamment étendus pour permettre des investissements probablement trop coûteux s'il fallait les reproduire au niveau de chaque quartier ou chaque village.

Je laisserais ainsi les grandes institutions, la sécurité sociale, nos parlements, nos administrations publiques poursuivre leur travail sur des territoires encore plus étendus, certes moins ancrés directement dans la vie quotidienne.

Il y aurait trois espaces différents pour faire avancer la justice sociale ; trois manières de faire fonctionner la démocratie, ce qui me plaît aussi.

Je te laisse sur cette idée. Je dois y réfléchir encore.

Liège, le 25 juin 2015.

Cher Jean-François,

Parfois mes sentiments s'entremêlent de rage, de tristesse, de dépit. Au point que je ne sais plus si j'aurai encore la force d'être sociable, de réfléchir à la façon dont nous vivons ensemble.

L'histoire de l'homme qui me rend parfois visite s'est encore mal terminée, cette fois la librairie n'est pas en cause, je n'y suis pour rien. Il a de nouveau été hospitalisé, de force, mais surtout il a été expulsé de son logement. Application du droit : il aura les soins dont il a besoin. Mais l'histoire, la sienne, celle qu'il faudrait examiner pour lui ouvrir des sentiers de liberté, nous raconte plutôt qu'il s'agit d'un naufrage supplémentaire.

Je comprends tout à fait la préoccupation du propriétaire de conserver son bien selon les normes d'usage, je ne conteste pas non plus que cet homme a manifestement besoin de soins. Mais cette expulsion et cette hospitalisation n'apportent rien à sa vie. Rien !

Cet homme est pauvre, voilà la vie que nous devrions prendre en considération. Je ne dis pas qu'il est pauvre parce qu'il n'a pas de sous, ce qui est aussi un fait. Il est pauvre car il n'a pas de copains. Ses seules connaissances actuelles sont les clients de la librairie et de l'épicerie un peu plus loin. Je suis son seul ami, puisque c'est comme ça qu'il m'appelle, mais nous ne vivons rien ensemble en dehors de la librairie. Sa vie est un circuit avec trois stations, la librairie, l'épicerie, son studio où tous les soirs il se retrouve à manger des boîtes de conserve.

Je me sens triste, triste et honteux d'être un homme dans une société où d'autres hommes échouent dans cette solitude, seuls avec leur pauvreté, seuls avec leurs larmes. Et quand je relis ce fascicule de la mutuelle, quand je lis cette littérature sociale et solidaire, ma rage se décuple, ou ma déroute, ou mon incompréhension, je ne sais plus. Ils t'expliquent le système mutualiste, notre sécurité sociale, la solidarité qu'elle produit entre tous les citoyens. Ils se payent de mots, d'équité horizontale, tout le monde a les soins dont il a besoin quel que soit la gravité de son état de santé, puis d'équité verticale, les plus riches donnent plus, contribuent plus que les pauvres ou pour ceux qui sont plus malades. Ils se flattent de beaux discours, mais ce sont eux les fous, ils délirent, car comment se fait-il alors que cet homme vive dans cette misère, qu'après autant de temps il n'ait pas été possible de lui offrir quelque soin, de le rendre un peu plus libre, de lui proposer quelques variations qui auraient fait bouger sa vie et la misère dans laquelle il est enfermé ?

Je m'emporte, alors que j'ai une pleine estime pour notre sécurité sociale, j'y vois vraiment une aventure extraordinaire qui a corrigé bien des inégalités. Cette justice distributive fait partie de mes valeurs, je ne rechigne pas à payer mes cotisations sociales pour les malades, pour les chômeurs, pour les pensionnés. Mais cette redistribution des ressources n'aide pas cet homme. Voilà mon cri.

Toutes mes pensées

Liège, le 28 juin 2015.

Cher Jean-François,

Une sorte d'admiration, d'estime allègre, me prend quand je considère les gestes de distribution, de partage, de répartition des ressources par des allocations, des écoles, des soins de santé. Pourtant, dans mon cœur, l'égalité ne désigne pas une redistribution des ressources. Ce qui m'anime dans l'égalité est cette dynamique continue qui ouvre sans cesse pour chacun des possibilités de cheminer dignement et librement.

Quand je tentais des propositions inspirées par la liberté, je me portais vers des ressources, des lieux, des dynamiques qui permettaient à chacun de vivre une vie pleinement humaine. Oui ! En pensant plus particulièrement à ceux qui sont bien en marge à cause de la folie et de la maladie mentale. J'avais comme horizon que des institutions puissent s'adosser aux contextes où se fait la vie de chacun pour leur ouvrir plus de liberté. Aujourd'hui, je réalise que cette aspiration s'insufflait autant de liberté que d'égalité. Peut-être que c'est ainsi qu'il faut entendre la justice distributive ?

Bien à toi

Liège, le 30 juin 2015.

Cher Jean-François,

Je viens de tomber sur un article qui me laisse penser que nous pourrions envisager l'égalité sous un jour quelque peu différent. Je te présente d'abord de quoi il s'agit concrètement. Ça n'a plus rien à voir avec la santé mentale. Quoique ! C'est une affaire de semences !

J'ai découvert que pour être commercialisées et multipliées, les semences doivent être inscrites dans un Catalogue des variétés. Pour figurer dans ce livre officiel, les variétés doivent évidemment répondre à des critères strictement contrôlés. Les variétés doivent être clairement distinctes les unes des autres, elles doivent être stables et homogènes pour ne pas devenir panais quand elles sont carottes ou préférer le soleil et un sol acide alors qu'une semence de la même variété pencherait pour un autre milieu. La rationalité de ces critères se comprend aisément et me convient : grâce à l'homogénéité spécifique à chaque semence, le cultivateur pourra mieux prédire le résultat qu'il obtiendra de sa culture et le rendement de la superficie cultivée pourra être augmenté.

Mais il existe des agriculteurs qui défendent des semences paysannes qui, elles, ne se trouvent pas dans ce Catalogue des variétés. Ils contestent donc les critères d'inclusion dans cette liste officielle. Ils le font au nom d'une autre agriculture, biologique, qui à l'inverse des cultures industrielles a besoin d'une certaine variabilité des semences pour s'adapter aux écosystèmes locaux et résister aux éléments pathogènes qui s'y trouvent. Ils veulent dès lors modifier les règles qui permettent l'utilisation et le partage des semences. Ils souhaitent inclure les semences paysannes dans le catalogue officiel. Et ils veulent aussi que l'ensemble des semences soit accessible et utilisable par tous ceux qui le souhaitent.

Des groupements paysans qui défendent cette option disent qu'ils se battent pour « un commun ». Ils cherchent à instituer des règles qui ouvrent à un usage en commun des ressources. Cette perspective a ouvert un conflit politique intense et passionné. Si certaines semences sont exclues du catalogue des variétés et, dès lors, de leur commercialisation, ça tient aussi aux rapports de pouvoir dans lesquels s'impliquent des multinationales qui cherchent à obtenir une exclusivité sur des semences dont elles deviennent propriétaires. Les promoteurs des semences paysannes luttent contre ces appropriations. La controverse politique devient ainsi très vivante car ils ne se battent pas que pour des graines, mais pour la liberté d'être des agriculteurs à leur façon, soucieux de leur environnement, des rapports de l'homme à la nature.

Dès que des hommes se lancent dans une réflexion riche et complexe sur le sens de leur présence sur terre, je suis rapidement séduit, intéressé. Ce qui me fait réfléchir, c'est cette notion de « commun » qu'ils utilisent fréquemment dans l'interview. L'importance d'un commun se situe au-delà de la simple utilisation des ressources ou du partage des ressources. Ces agriculteurs ajoutent toute une série de questions supplémentaires. Ils expliquent que des communs ne sont pas d'emblée des « biens communs », les graines par exemple.

Pour eux, il n'existe pas des choses qui seraient – par nature – des choses que les humains devraient considérer comme des biens communs. Ils donnent plusieurs exemples. Quand l'eau est présentée comme un bien commun, c'est parce que des acteurs agissent ensemble pour la définir comme telle, de façon à ce qu'elle reste disponible à tous ceux qui en ont besoin, aujourd'hui comme demain. Le pétrole, aujourd'hui approprié par des multinationales, pourrait devenir bien commun si les hommes se mettent ensemble pour agir en ce sens. Si l'air devient aujourd'hui un bien commun, c'est que des acteurs soucieux de diminuer les émissions de CO2 défendent cette ressource pour que nous l'entretentions en commun afin de préserver la vie sur terre.

Le commun n'est donc pas quelque chose que nous trouvons tel quel dans la nature. Dans leur langage militant, ces agriculteurs disent que le commun est une praxis politique, une action, une manière d'agir qui va organiser le vivre-ensemble en formulant ce qui devrait faire l'objet d'un usage en commun, l'eau, des semences, un parc immobilier, des institutions de santé mentale, des coopératives agroalimentaires. Nous pouvons imaginer mille communs différents !

Sur ce point, je trouve qu'il y a une vraie différence, ou peut-être un complément, avec les approches de la justice qui portent uniquement sur une distribution des ressources. La porte reste ouverte pour permettre à tous de décider ce qui doit être institué comme commun.

Ça fait un peu courant d'air, avec des turbulences sociales, mais ça donne du souffle. Cette aération permet de se parler, de tenter de se comprendre, de débattre sur les ressources, les biens, les services ou les choses qui feraient l'objet d'un usage, d'un entretien, d'une préoccupation en commun.

Il me semblerait assez juste de dire que ces communs redistribuent plutôt du pouvoir d'agir, des élans pour faire et décider ce que nous vivons ensemble. Comme tu le vois, ces histoires de semences ont finalement tout à voir avec « mon » fou, et sa présence dans ma librairie.

Sa présence est une semence, qui grandit...

Je t'embrasse.

Liège, le 6 juillet 2015.

Cher Jean-François,

J'ai écrit une lettre à l'homme débarqué de son studio qui vit maintenant à l'hôpital psychiatrique. J'ai longuement hésité, mais je dispose d'une chambre dans une maison que j'ai retapée pour des étudiants et je la lui ai proposée. Je lui ai aussi écrit ceci :

« Cher monsieur,

Je ne sais comment qualifier notre relation.

Vous êtes un de mes clients quotidiens mais, avec le temps, est née entre nous une sorte d'amitié.

Je voulais vous remercier de votre présence à la librairie. Cette présence est parfois difficile, mais elle m'a beaucoup apporté. Elle a transformé mes conceptions de la justice sociale, mes manières d'être avec les autres. Je tenais à ce que vous le sachiez.

Je ne sais comment parler de vos problèmes. Certains disent que vous êtes fou ou un malade mental, d'autres que vous souffrez beaucoup d'un problème psychique. D'autres encore disent que vous êtes un pauvre homme, un échoué. Peut-être que chacun dit une vérité. Moi, je n'en sais rien. Je ne sais pas parler sommairement de vos problèmes. Les opinions trop partielles, trop péremptoires, qui isolent chacun de son côté ne m'intéressent plus. J'aurais envie de chercher comment les déplier, les enrichir et qu'elles soient l'occasion d'une discussion, de beaux échanges.

C'est cela précisément que vous m'avez apporté, un désir de réfléchir autrement à la façon dont nous vivons ensemble. Dans un monde qui serait plus juste ».

J'ai aussi écrit au Bourgmestre...

Monsieur le Bourgmestre,

Je vous écris pour une affaire qui, au fil de ces derniers mois, a pris une ampleur de la plus haute importance.

Je rencontre dans ma librairie des hommes, des femmes que l'on peut sans doute qualifier de fous, ou de malades mentaux, des gens bien marginaux. J'ai appris à aimer leur présence à la librairie et à négocier les moments difficiles, tant pour moi que pour mes clients.

Cette ambiance m'a entraîné dans une réflexion sur ce qu'il serait juste de faire pour ces personnes. Beaucoup de mes clients ont participé à cette discussion, qui a parfois presque enflammé l'atmosphère de la librairie.

Vous n'êtes probablement pas le seul interlocuteur auquel je devrais m'adresser. Vous êtes une autorité de la commune. Les questions que je vous amène doivent se réfléchir localement car elles concernent la vie quotidienne mais je ne sais pas quelle serait la bonne dimension locale entre l'espace de ma librairie, la commune ou ce que vous appelez, je pense, la supracommunalité.

Je risque de vous paraître un peu confus car l'expérience de ces derniers mois à la librairie m'a rendu très indécis sur la manière de qualifier les problèmes des personnes qui font l'objet de ma requête. Une appellation très commune est de parler de problèmes de santé mentale. Nous sommes bien d'accord qu'il faut du soin pour ces personnes. Mais nos discussions portaient aussi sur toute autre chose. Il faut aussi de l'hospitalité dans les lieux qui font l'activité sociale et économique de la commune. Leurs vies nous questionnent sur nos manières d'habiter ensemble.

Il me semble que nous devrions instituer un « commun ». Une institution qui nous permettrait de délibérer et de mettre en œuvre ce que nous souhaiterions vivre avec ces personnes. Je sais qu'il existe déjà beaucoup de services, d'associations, d'hôpitaux, de centres, publics ou privés, qui œuvrent pour eux. Chacun avance avec sa vision du problème et contribue à améliorer la situation selon ses moyens.

Mais pour enrichir les conceptions de ce qu'il serait juste de faire pour et avec ces personnes, nous avons aussi besoin d'une institution où ces moyens ne seraient pas affectés d'avance, qui refuserait que ceux-ci deviennent la propriété définitive d'une association ou d'une personne. Nous aurions alors un espace pour élaborer avec, inévitablement, des tensions et des controverses, une politique locale sur un sujet très humain. Un lieu où débattre sans cesse de l'usage qui peut être fait des ressources, pour décider de leur emploi transitoire.

Ce serait une belle manière de vivifier notre démocratie locale, de rendre vivante une égalité où se rencontreraient la parole de nos représentants politiques, la parole de citoyens de la commune, la parole de ceux qui jusqu'à présent n'avaient pas de droit à gouverner.

Je pense à tous ces clients de la librairie qui ont participé avec enthousiasme à ces débats. Je pense à ceux qui sont un peu fous.

Recevez mes salutations les meilleures...

Quelques auteurs inspirants

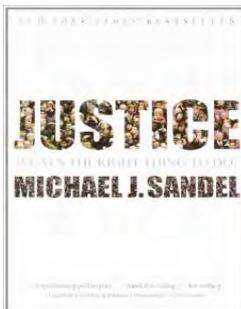
pour poursuivre au-delà du récit « Justice sociale »

Les lecteurs désireux d'avoir une vue d'ensemble et synthétique des différents courants de pensée sur la Justice sociale en un seul ouvrage, peuvent lire avec profit :



Arnsperger C., Van Parijs P., *Éthique économique et sociale*, Paris, La Découverte, 2003.

Michael Sandel, professeur à Harvard, a publié une synthèse des différents courants de la Justice sociale. Ses cours sont également visionnables sur Internet : www.justiceharvard.org



Sandel M., *Justice. (Justice: What's the Right Thing to Do?)*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrick Savidan, Paris, Albin Michel, 2016.

Michaël Sandel affirme au début de son ouvrage : « La cupidité est un vice, une manière d'être condamnable, en particulier lorsqu'elle a pour effet de rendre insensible à la souffrance d'autrui. » Convaincu que la philosophie a sa place dans la cité, M. Sandel travaille à réduire les distances entre les idées et les gens. Dans cet ouvrage, il s'attache à clarifier les enjeux moraux qui se cachent derrière les différentes alternatives politiques proposées à notre choix dans une démocratie.



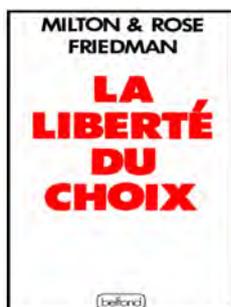
René Passet, *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire : de l'univers magique au tourbillon créateur*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2010.

René Passet nous convie à un grand panorama des explications possibles du monde via les grandes théories économiques. Il examine comment le monde est contextualisé dans les approches de justice sociale. Ce livre est également un plaidoyer pour une économie transdisciplinaire.

En gros, les différents courants de la justice sociale mettent la focale plutôt sur la liberté ou sur l'égalité. Voici une bibliographie succincte pour chaque courant, qui présente : des ouvrages généraux pour comprendre la problématique et les principaux penseurs de chaque courant.

Les penseurs de la Liberté

Pour les **Libertariens**, comme les économistes Friedrich Hayek et Milton Friedman ainsi que le philosophe Robert Nozick « **une société juste est une société d'individus libres** ».



Milton Friedman, *La liberté du choix*, Belfond, 1980.

Plaidoyer en faveur du libéralisme, les auteurs cherchent à démontrer que le libre marché est le meilleur vecteur de prospérité pour tous. Dans cette vision du monde, l'État ne doit avoir qu'un rôle minimal : celui de garantir la liberté de choix qu'offre le libre Marché.



Friedrich Hayek, *Droit, législation et liberté*, PUF, édition 2007.

Cet ouvrage, qu'on ne présente plus, est considéré comme la « Bible du libéralisme moderne ».



Corentin de Salle, *La tradition de la liberté*, Tome III, *Splendeurs et misères du capitalisme. Synthèse détaillée de textes majeurs de la tradition libérale*, Centre Jean Gol, SD.

Ce recueil de textes se veut une analyse complète des problèmes du XX^e siècle : crises économiques, question de l'Etat, ressources énergétiques, écologie, immigration...sous l'angle de vue libéral.

Ce livre est téléchargeable en pdf sur <http://www.cjg.be/wp->

Les principaux auteurs, la philosophe Martha Nussbaum et l'économiste Amartya Sen, prônent une **Liberté d'accomplissement** où « une société est juste quand elle rend effectives des libertés d'accomplissement pour chaque personne ».



Martha C. Nussbaum, *Capabilités. Comment créer les conditions d'un monde plus juste ?*, Paris, Flammarion, coll. « Climats », 2012.

L'approche des capabilités s'oppose au calcul du PIB comme mesure de la richesse des pays et de la qualité de vie des personnes. Martha Nussbaum elle pose une question plus intéressante pour effectuer cette mesure : « Qu'est-ce que cette personne est capable de faire ou d'être ». Cet ouvrage rassemble toutes les théories des capabilités développées depuis les années 80, avec le double objectif de convaincre les lecteurs du bien-fondé de ces théories et de leur donner des outils pour les mettre en œuvre.



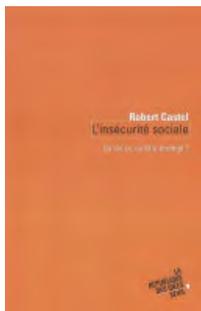
Nussbaum M., *Femmes et développement humain. L'approche des capabilités*, Paris, Des femmes, 2008.

Ici, le concept de capacité est appliqué au problème de genre. Martha Nussbaum évalue l'efficacité des gouvernements à leur capacité d'atteindre l'égalité homme/femme.



SEN A., *L'idée de justice*, Paris, Flammarion, 2010.

Dans ce livre, Amartya Sen récuse les théories classiques de la justice sociale – utilitarisme, égalitarisme, libertariens – qui toutes s'appliquent à définir des règles universelles pour fonder des institutions justes dans un monde idéal. Il plaide pour un examen et un débat démocratique sur les différentes situations sociales concrètes pour aplanir les injustices réelles.



Castel R., *L'insécurité sociale : qu'est-ce qu'être protégé?*, Seuil, coll. La république des idées, 2003.

L'État de droit et l'État social assuraient à chacun une sécurité juridique – chaque être était indépendant et égal aux autres – et une sécurité contre les aléas de l'existence (maladie, chômage, vieillesse...). À l'heure où ce double pacte - civil et social - est remis en question et où ces protections sont érodées de toutes parts, Robert Castel pose la question de ce qu'est être protégé aujourd'hui.



Castel R., *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.

Sociologue, Robert Castel étudie le salariat. Il observe l'érosion de l'État social, la fragilisation des statuts et la remise en question des systèmes de protection au nom de la toute-puissance des Marchés, signant par là le retour de la crainte pour les travailleurs de « vivre au jour la journée ».

Cassiers I., & Lebeau E., *De l'État providence à l'État social actif : quels changements de régulation sous-jacents ?* in Vielle P., Pochet P., & Cassiers I., *L'État social actif : vers un changement de paradigme ?* (pp. 93-120), P.I.E. - Pieter Lang, 2005, à télécharger sur http://dial.uclouvain.be/handle/boreal:80560?site_name=UCL

Dans cet article, les auteurs questionnent les discours et les dispositifs de ce que l'on a appelé dans les années 90 « l'État social actif ». Après avoir examiné le contexte social et historique réel, elle cerne les problématiques et les enjeux du basculement vers l'État social actif.



FRASER N., *Qu'est-ce que la justice sociale. Reconnaissance et redistribution*, Paris, La découverte, 2011.

Composé d'une suite d'articles, cet ouvrage présente enfin la pensée de la philosophe américaine Nancy Fraser aux lecteurs francophones. Ses réflexions tournent autour des questions de l'espace public et de la justice sociale.



ROSANVALLON P., *La société des égaux*, Paris, Seuil, Les livres du nouveau monde, 2011.

Pierre Rosanvallon nous offre ici une chronique de deux siècles sur l'idée d'égalité. Puis, le passé éclairant le présent, il élabore une philosophie de l'égalité comme relation sociale qui dépasse les théories classiques de la justice sociale et où les notions de singularité, de réciprocité et de communalité permettent l'avènement d'une société plus solidaire.

Le grand penseur de l'Utilitarisme est **Jeremy Bentham**, il affirme qu' « **une société juste est une société heureuse** ».

La lecture directe des œuvres de J. Bentham peut se révéler fastidieuse. Aussi, nous proposons un substitut acceptable comme présentation de sa pensée :

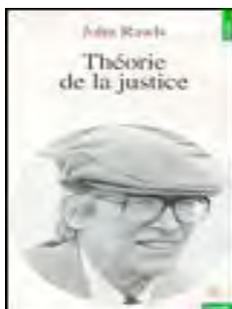


Michel Onfray, Contre-histoire de la philosophie, t. 5 : *L'Eudémonisme social*, Paris, Le Livre de poche, coll. « Biblio Essais », 2010, pp. 71-125.

Présentation, simple et condensée en un chapitre, de la pensée et du système de J. Bentham.



Pour les principaux penseurs Libéraux-égalitaires, le philosophe John Rawls et l'économiste Richard Musgrave, « **une société juste garantit des libertés et redistribue à ceux qui ont le moins** ».



John Rawls, *Théorie de la justice*, éd. Du Seuil, 1987 (pour la traduction française).

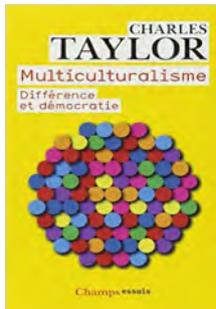
Ouvrage très important de la philosophie morale et politique où l'auteur cherche à montrer que la croissance économique et la justice sociale sont compatibles.

Pour les **Communautariens**, dont les principaux auteurs sont les philosophes Michael Sandel, Alasdair MacIntyre et Michael Walzer, « une société juste est une société qui tient compte des différentes conceptions de la 'vie bonne' pour promouvoir des biens communs ».



WALZER M., *Sphères de justice. Une défense du pluralisme et de l'égalité*, Paris, Seuil, 1999.

Rival de Rawls, Michael Walzer propose une théorie pluraliste de la justice plutôt qu'un concept universel. Pour lui, il existe différentes sphères de justice – économie, éducation, religion...– dont les principes ne sont pas transférables d'une sphère à l'autre sous peine de tomber dans la tyrannie. À l'égalité simple de Rawls, il oppose enfin un principe d'égalité complexe.



Charles Taylor, *Multiculturalisme. Différence et démocratie*, Champs essais, Paris, 2009.

Ce livre pose une question fondamentale : pour garantir le bien-être et l'égalité de tous ses citoyens, une société doit-elle se fonder sur des règles qui valent pour tous ou s'adapter aux particularités de chacun ?

Vous pouvez trouver plus d'articles et d'auteurs sur le site du Centre Franco Basaglia, www.psychiatries.be

Ont participé à des groupes d'écriture : Aurélie Ehx, Christophe Davenne, Cécile Mormont, Jean-Michel Stassen, Olivier Croufer, Christian Legrève, Géry Paternotte, Mounia Ahammad, Françoise Calonne.

Ont participé à .. Thomas, Sarah.

Ont nourri ce travail à travers le Comité de pilotage du Mouvement pour une psychiatrie démocratique dans le milieu de vie : Cécile Mormont (Revers), Jean-Philippe Lejeune (Similes), Marie-Céline Lemestré (Psytoyens), Christian Legrève (Fédération des Maisons médicales), Charles Burquel, Mounia Ahammad, Aurélie Ehx (L'Autre « lieu »), Anne-Catherine Gigot (Club André Baillon), Francesco Laporta (Siajef), Olivier Croufer (Centre Franco Basaglia), Marie Absil (Centre Franco Basaglia), Christophe Davenne (Centre Franco Basaglia), Jean-Michel Stassen (Article 23), Yves-Luc Conreur (L'Autre « lieu », Vanni Della Giustin (Baustista).

Éditeur responsable :

Centre Franco Basaglia asbl

Chaussée des Prés 42-44

4020 Liège

info@psychiatries.be

+32 4 227 02 58.